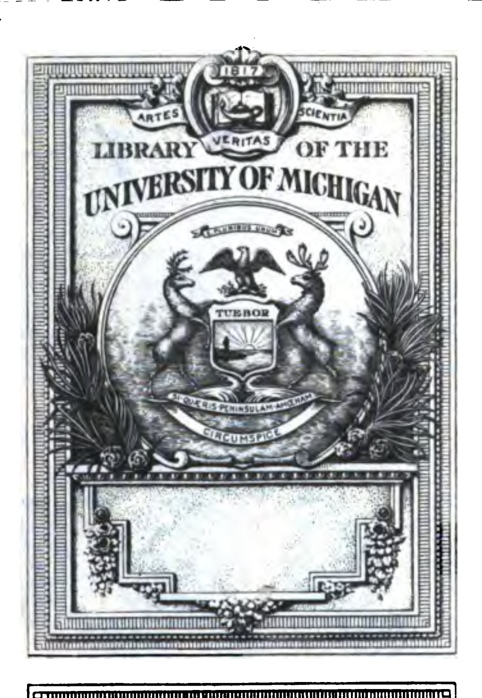

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, No. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE,

SUIVI

DU LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE;

PAR M. LE COMTE XAVIER DE MAISTRE.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ET AUGMENTÉE.

PARIS.

DELAUNAY, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, PÉRISTYLE VALOIS, Nos. 182-183.

1829.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS. (*)

Notre intention n'est pas de rabaisser le mérite des voyageurs qui ont paru dans le monde avant celui dont nous publions de nouveau les découvertes et les aventures intéressantes. *Magellan*, *Drake*, *Anson*, *Cook*, etc., furent sans doute des hommes remarquables; cependant il nous est permis, et même, si nous ne sommes fort trompés, c'est un devoir pour nous de faire remarquer,

(*) Cette préface, et les notes qui se trouvent dans cette nouvelle édition, sont de feu M. le comte Joseph de Maistre, frère de l'auteur du *Voyage autour de ma Chambre*. Voyez ci-après, page xiv.

dans le *Voyage autour de ma Chambre*, un mérite particulier qui le place fort au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé. Les plus fameux voyages peuvent être répétés ; un élégant pointillé nous les représente sur toutes les mappemondes, et chacun est libre de s'élancer sur les traces des hommes hardis qui les exécutèrent. Il n'en est pas ainsi du *Voyage autour de ma Chambre* : il est fait une fois pour toutes, et nul mortel ne peut se flatter de le recommencer ; d'autant que le pays même où il s'accomplit n'existe plus. Du moins, le voyageur le plus intrépide, après s'être exposé à de fâcheux inconvéniens et à des erreurs de toute espèce, pourrait tout au plus en retrouver les quatre limites ; mais qu'est-ce qu'un pays qui n'a que des

limites ? Sur l'intérieur qui a disparu sans retour ; sur le nombre et l'organisation des provinces ; sur la police intérieure ; sur les productions naturelles, et sur tout ce qui s'est passé de curieux dans cette région inconnue, il faut absolument s'en rapporter au voyageur qui l'a décrite, ou se résoudre à n'en plus rien savoir. Le septicisme, sur ce point, laisserait une lacune fatale, une véritable *crevasse* dans la géographie et dans l'histoire de l'esprit humain.

Heureusement, le cachet de la vérité est tellement empreint sur ce voyage, que nous craignons peu le pyrrhonisme des lecteurs les plus difficiles. A moins que nous ne soyons entièrement séduits par l'intérêt que nous inspire le *circum-voyageur* (et

pourquoi pas ? on nous a bien proposé de dire *circum-navigateur*) ; il nous semble que sa bonne foi et sa franchise brillent à chaque ligne d'une manière qui entraîne la conviction, et nous ne doutons pas qu'il n'obtienne de tout lecteur candide la confiance la plus entière et la mieux méritée.

Quant à ces hommes mal organisés qui ont osé ranger le *Voyage autour de ma Chambre* parmi les voyages imaginaires, nous les plaignons sincèrement ; il faut avoir le tact bien émoussé, il faut être bien étranger au sentiment du vrai, pour juger ainsi un ouvrage dont toutes les pages *étincellent de réalités*. Depuis Mme. de Hautcastel jusqu'à Rosine, il n'y a pas un acteur de cet étonnant voyage qui ne soit réel.

Nous prenons ici l'engagement solennel de le démontrer rigoureusement, dès que l'Europe seulement nous paraîtra le désirer.

La métaphysique est une science qui se trouve rarement sur la route des voyageurs : cependant, par une exception bien honorable pour le *Voyage autour de ma Chambre*, on y trouve un système complet de philosophie *transcendentale ;* de manière que les dames mêmes, qui n'aiment pas et ne lisent guère les gros livres, en sauront, sur *la critique de l'âme,* autant que le feu professeur Kant, de nébuleuse mémoire.

Nous ne vanterons point trop le style de l'ouvrage, qui est cependant quelque chose ; mais nous espérons qu'on nous trouvera modérés, si nous affirmons seulement que notre voya-

geur écrit aussi bien que le capitaine Cook.

Par une fatalité singulière, il n'a jamais pu surveiller aucune des nombreuses éditions de son voyage, et, dans ce moment même, il est obligé de nous accorder sa confiance pour cette nouvelle édition, rendue absolument nécessaire par le grand nombre de fautes qui déparaient les précédentes, et qui pouvaient même avoir des suites graves.

Nous désirerions vivement faire connaître au public l'auteur de ce voyage, mais il a jugé à propos de cacher son nom; et quoique nous ayons recueilli sur ce point des conjectures assez pressantes, nous ne nous permettrons point de les publier, ayant toujours regardé ces sortes de libertés comme de véritables

improcédés. Nous tâcherons seulement de calmer les justes inquiétudes d'un homme estimable qui a tremblé pendant long-temps d'être pris faussement pour l'auteur du *Voyage autour de ma Chambre*.

Au mois de décembre de l'année 1810, il s'éleva entre deux littérateurs français de l'âge le plus vénérable, MM. de Portelance et Augustin Ximenez, une contestation des plus vives sur la question de savoir *lequel d'eux avait été sifflé le premier sur le théâtre de Paris*. Les deux athlètes se disputèrent cette palme dans les journaux avec une chaleur extraordinaire.

Onc n'avions vu, ne lu, n'ouï conter
Que points d'honneur eussent forme pareille.

Mais nous n'entrerons point dans

l'examen de cette question qui ne nous regarde pas : nous avons cru seulement devoir accorder beaucoup d'attention à une note où M. Ximenez déclare en termes exprès : « qu'il a pris le titre de *doyen des* » *auteurs dramatiques français* » (et c'est ce qui a fait naître la dispute entre lui et M. *Portelance*), « pour » se distinguer d'un autre Ximenez » qui a fait plusieurs ouvrages pu- » bliés à Paris en 1794 et dans les » années suivantes, entre autres un » *Voyage autour de ma Cham-* » *bre.* » (*)

Il serait fâcheux sans doute, pour M. Ximenez, de passer innocem-

(*) Voyez le Journal de Paris du 7 décembre 1810, n°. 341, page 2419 (note), où M. Ximenez, qui se donne quatre-vingt-cinq ans, n'en accorde que soixante-dix-sept à son rival,

ment pour l'auteur qui lui a semblé passablement fade, comme nous avons souvenance de l'avoir lu dans quelques journaux du temps. Mais, d'abord, nous doutons, malgré l'affreuse corruption de notre siècle, qu'il ait produit un seul homme assez injuste pour attribuer le *Voyage autour de ma Chambre* à M. *Augustin Ximenez*.

Nous comprendrions d'ailleurs les craintes du respectable littérateur, si ce voyage avait été publié sous le nom de *Ximenez;* mais on ne lit au frontispice des éditions précédentes que la lettre X, suivie de quelques points. Or, quoique nous convenions qu'on est en droit de prendre cette lettre pour l'initiale du nom de l'auteur, nous embarrasserions cependant beaucoup l'intéressant *doyen*

des auteurs dramatiques français, si nous le sommions, dans les formes, de nous expliquer par quelle suite de raisonnemens il est parvenu à se persuader à lui-même que tout homme dont le nom commence par un X est obligé de s'appeler *Ximenez*.

Enfin, quand nous expliquerions cette lettre mystérieuse qui l'agite si fort depuis vingt ans, nous n'aurions point encore dit le nom de l'auteur. Elle suffisait dans les belles contrées où ce mémorable voyage fut entrepris et terminé avec tant de courage, de patience et de bonheur. Elle suffisait surtout au cercle aimable pour qui ce voyage fut écrit : partout ailleurs elle n'a point de sens individuel.

Souvent nous avons entendu demander dans le monde : *Comment il était possible que l'auteur du* Voyage

autour de ma Chambre *n'eût jamais publié d'autre ouvrage ?* La réponse est courte, mais pérentoire : *C'est qu'il a eu d'autres choses à faire* (*). La *scribomanie* est une étrange maladie de notre siècle. Tel auteur a fait cent volumes, dont soixante au moins, seront oubliés ou même brûlés par la postérité. Il aurait mieux valu sans doute ne pas les écrire. De grands auteurs du grand siècle, dûment stéréotypés, entrent dans les poches d'un gilet, tandis qu'un de nos auteurs contemporains exigera quelquefois une armoire à lui seul pour s'établir commodément : c'est

(*) L'auteur du *Voyage autour de ma Chambre* a publié, en 1825, trois nouveaux opuscules : 1°. *L'Expédition nocturne ;* 2°. *Les Prisonniers du Caucase ;* 3°. *La Jeune Sibérienne.*

un grand abus. Ne sommes-nous donc dans ce monde que pour écrire ? Il faut vivre, il faut dormir, il faut voir ses amis, et même il faut faire la guerre ; c'est un bon métier, quoiqu'il gêne notablement les occupations littéraires.

Nous avons cependant obtenu par hasard un opuscule tombé de la plume paresseuse du même auteur. C'est le *Lépreux de la cité d'Aoste*, qu'on lira à la suite de cette nouvelle édition du *Voyage autour de ma Chambre*.

Quoique ces deux plantes n'appartiennent point à la même classe, nous avons cru devoir les réunir, parce qu'elles sont nées sur le même terrain, et dans l'espoir aussi qu'en s'appuyant l'une sur l'autre, elles se tiendront plus aisément debout.

Nous pourrions encore ajouter une infinité de choses, toutes de la plus haute importance, pour l'avancement des sciences ; mais nous les supprimons, par une suite de l'opinion où nous sommes (sauf meilleur avis) qu'une préface doit toujours être un peu plus courte que le livre.

POST-SCRIPTUM.

L'ÉQUIVOQUE d'une lettre prise pour l'initiale d'un nom de maison, la confusion des titres, opérée par une concession souveraine, et, plus que tout cela, l'insouciance philosophique d'un écrivain militaire tout-à-fait tranquille sur la

gloriole littéraire, ont jeté, pendant long-temps, quelques doutes sur le véritable auteur du *Voyage autour dè ma Chambre*. Aujourd'hui nous savons, à n'en pas douter, qu'il est de M. le comte Xavier de Maistre, sujet du roi de Sardaigne, né à Chambéri, capitale du duché de Savoie, et tenant ainsi à la France par la langue. Il servait sous les drapeaux de son maître, lorsque la monarchie fut renversée par des événemens trop connus. A cetté malheureuse époque, il se jeta dans l'armée du fameux Souwaroff, qui eut la bonté de demander pour lui du service à l'empereur Paul Ier., avec l'agrément de sa majesté Sarde, alors écartée de ses États. Il accompagna donc l'illustre maréchal jusqu'en Russie, où il s'est marié. Le comte Xavier, de l'Académie des sciences de Turin, est un frère puîné du comte Joseph de Maistre, auteur des *Considérations sur la France*, long-

temps ministre de sa majesté le roi de Sardaigne près sa majesté l'empereur de toutes les Russies, que nous avons vu à Paris en 1817, et qui est mort à Turin en 1821. Après avoir fait toutes les dernières guerres, l'auteur de cet ouvrage, parvenu au grade de général, a quitté le service actif pour jouir en paix des charmes de l'union la plus fortunée et de ceux de l'étude. Ses loisirs sont très-occupés par les sciences naturelles, les arts et les lettres. Peu d'hommes ont plus voyagé que lui *hors de leurs chambres*, mais peu d'hommes aussi ont acquis autant de raisons pour n'en plus sortir.

VOYAGE
AUTOUR
DE MA CHAMBRE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière, et de paraître tout à coup dans le monde savant, un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincèle dans l'espace !

Non, je ne tiendrai plus mon livre *in petto ;* le voilà, messieurs, lisez. J'ai entrepris et exécuté un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continuel que j'ai éprouvé le long du chemin, me fai-

saient désirer de le rendre public ; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource assurée contre l'ennui, et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes, il est indépendant de la fortune.

Est-il en effet d'être assez malheureux, assez abandonné, pour n'avoir pas un réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde? Voilà tous les apprêts du voyage.

Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon systéme, de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament ; qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zone torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi ; enfin, dans l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul, — non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) qui puisse,

après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.

CHAPITRE II.

Je pourrais commencer l'éloge de mon voyage par dire qu'il ne m'a rien coûté ; cet article mérite attention. Le voilà d'abord prôné, fêté par les gens d'une fortune médiocre ; il est une autre classe d'hommes auprès de laquelle il est encore plus sûr d'un heureux succès, par cette même raison qu'il ne coûte rien. — Auprès de qui donc ? Eh quoi ! vous le demandez ? C'est auprès des gens riches. D'ailleurs de quelle ressource cette manière de voyager n'est-elle pas pour les malades ! Ils n'auront point à craindre l'intempérie de l'air et des saisons. — Pour les poltrons, ils seront à l'abri des voleurs, ils ne rencontreront ni

précipices, ni fondrières. Des milliers de personnes qui avant moi n'avaient point osé, d'autres qui n'avaient pu, d'autres enfin qui n'avaient pas songé à voyager, vont s'y résoudre à mon exemple. L'être le plus indolent hésiterait-il de se mettre en route avec moi pour se procurer un plaisir qui ne lui coûtera ni peine ni argent ? — Courage, donc ! partons. — Suivez-moi vous tous, qu'une mortification de l'amour, une négligence de l'amitié, retiennent dans votre appartement, loin de la petitesse et de la perfidie des hommes. Que tous les malheureux, les malades et les ennuyés de l'univers me suivent, — que tous les paresseux se lèvent en *masse* : — et vous qui roulez dans votre esprit des projets sinistres de réforme ou de retraite pour quelque infidélité ; vous qui, dans un boudoir, renoncez au monde pour la vie ; aimables anachorètes d'une soirée, venez aussi : quittez, croyez-moi, ces noires idées ; vous perdez un instant pour le plaisir sans en gagner un pour la sagesse : daignez m'accompagner dans mon

voyage; nous marcherons à petites journées, en riant, le long du chemin, des voyageurs qui ont vu Rome et Paris; — aucun obstacle ne pourra nous arrêter; et, nous livrant gaiement à notre imagination, nous la suivrons partout où il lui plaira de nous conduire.

CHAPITRE III.

Il y a tant de personnes curieuses dans le monde! — Je suis persuadé qu'on voudrait savoir pourquoi mon voyage autour de ma chambre a duré quarante-deux jours au lieu de quarante-trois, ou de tout autre espace de temps; mais comment l'apprendrais-je au lecteur, puisque je l'ignore moi-même? Tout ce que je puis assurer, c'est que si l'ouvrage est trop long à son gré, il n'a pas dépendu de moi de le rendre plus court; toute vanité de voyageur à part, je me serais contenté d'un

chapitre. J'étais, il est vrai, dans ma chambre avec tout le plaisir et l'agrément possibles; mais, hélas! je n'étais pas le maître d'en sortir à ma volonté; je crois même que, sans l'entremise de certaines personnes puissantes qui s'intéressaient à moi, et pour lesquelles ma reconnaissance n'est pas encore éteinte, j'aurais eu tout le temps de mettre un *in-folio* au jour; tant les protecteurs qui me faisaient voyager dans ma chambre étaient disposés en ma faveur.

Et cependant, lecteur raisonnable, voyez combien ces hommes avaient tort; et saisissez bien, si vous le pouvez, la logique que je vais vous exposer.

Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause, ou bien enfin qui a le malheur de plaire à votre maîtresse?

On va dans un pré, et là, comme Nicole

faisait avec le Bourgeois gentilhomme, on essaie de tirer quarte lorsqu'il pare tierce ; et pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente la poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui. — On voit que rien n'est plus conséquent, et toutefois on trouve des gens qui désapprouvent cette louable coutume! Mais ce qui est aussi conséquent que tout le reste, c'est que ces mêmes personnes qui la désapprouvent et qui veulent qu'on la regarde comme une faute grave, traiteraient encore plus mal celui qui refuserait de la commettre. Plus d'un malheureux, pour se conformer à leur avis, a perdu sa réputation et son emploi ; en sorte que lorsqu'on a le malheur d'avoir ce que l'on appelle *une affaire*, on ne ferait pas mal de tirer au sort pour savoir si on doit la finir suivant les lois ou suivant l'usage ; et comme les lois et l'usage sont contradictoires, les juges pourraient aussi jouer leur sentence aux dés ; — et probablement aussi c'est à une décision de ce

genre qu'il faut recourir pour expliquer pourquoi et comment mon voyage a duré quarante-deux jours juste (*).

CHAPITRE IV.

Ma chambre est située sous le quarante-cinquième degré de latitude, selon les mesures du père *Beccaria;* sa direction est du levant au couchant; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra cependant davantage; car je la traverserai souvent en long et large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. — Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les

(*) L'auteur rappelle avec beaucoup de gaieté un duel qui le força en effet de *voyager dans sa chambre* pendant quarante-deux jours juste, ce qui devint l'occasion de cet ouvrage.

lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent : *aujourd'hui, je ferai trois visites, j'écrirai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé.* — Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentimens; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente, que... — et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui sont éparses sur le chemin difficile de la vie? elles sont si rares, si clair-semées, qu'il faudrait être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin, pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayante, selon moi, que de suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route; aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite; je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin, de là je pars obliquement pour aller à la porte; mais quoiqu'en partant mon intention soit

bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façon, et je m'y arrange tout de suite. — C'est un excellent meuble qu'un fauteuil; il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux, et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. — Un bon feu, des livres, des plumes, que de ressources contre l'ennui! et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation, — ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis! Les heures glissent alors sur vous, et tombent en silence dans l'éternité, sans vous faire sentir leur triste passage.

CHAPITRE V.

Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective : il est situé de la manière la plus heureuse; les premiers rayons du soleil viennent se jouer dans mes rideaux.— Je les vois, dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche, à mesure que le soleil s'élève; les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières, et les font balancer sur mon lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tous côtés une teinte charmante par leur réflexion. — J'entends le gazouillement confus des hirondelles qui se sont emparées du toit de la maison, et des autres oiseaux qui habitent les ormes; alors mille idées riantes occupent mon esprit, et

dans l'univers entier personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien.

J'avoue que j'aime à jouir de ces doux instans, et que je prolonge toujours, autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit. — Est-il de théâtre qui prête plus à l'imagination, qui réveille de plus tendres idées que le meuble où je m'oublie quelquefois? — Lecteur modeste, ne vous effrayez point; — mais ne pourrai-je donc parler du bonheur d'un amant qui serre, pour la première fois, dans ses bras une épouse vertueuse? plaisir ineffable, que mon mauvais destin me condamne à ne jamais goûter (*)! N'est-ce pas dans un lit qu'une mère, ivre de joie à la naissance d'un fils, oublie ses douleurs? C'est là que les plaisirs fantastiques, fruits de l'imagination et de l'espérance, viennent nous agiter. — Enfin, c'est dans ce meuble délicieux que nous ou-

(*) L'auteur s'est heureusement trompé: il a *le plaisir ineffable de serrer dans ses bras* la vertu la plus aimable.

blions, pendant une moitié de la vie, les chagrins de l'autre moitié. Mais quelle foule de pensées agréables et tristes se pressent à la fois dans mon cerveau! mélange étonnant de situations terribles et délicieuses!

Un lit nous voit naître et nous voit mourir; c'est le théâtre variable où le genre humain joue tour à tour des drames intéressans, des farces risibles et des tragédies épouvantables. — C'est un berceau garni de fleurs; — c'est le trône de l'Amour; — c'est un sépulcre.

CHAPITRE VI.

Ce chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme : c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance animale des rayons purs de l'intelligence.

Il me serait impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage, sans expliquer, dans le plus grand détail, au lecteur mon système de l'*âme et de la bête.* — Cette découverte métaphysique influe d'ailleurs tellement sur mes idées et sur mes actions, qu'il serait très-difficile de comprendre ce livre, si je n'en donnais la clef au commencement.

Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière l'*autre.* C'est fort bien ; mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est l'*au*

tre, et qui nous lutine d'une manière si étrange. On s'aperçoit bien en gros que l'homme est double; mais c'est, dit-on, parce qu'il est composé d'une âme et d'un corps; et l'on accuse ce corps de je ne sais combien de choses, bien mal à propos assurément, puisqu'il est est aussi incapable de sentir que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, à cet être sensible, parfaitement distinct de l'âme, véritable *individu*, qui a son existence séparée, ses goûts, ses inclinations, sa volonté, et qui n'est au-dessus des autres animaux, que parce qu'il est mieux élevé et pourvu d'organes plus parfaits.

Messieurs et mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira; mais défiez-vous beaucoup de l'*autre*, surtout quand vous êtes ensemble.

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige très-souvent

l'âme d'agir contre son gré. Dans les régles, l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif; mais ces deux pouvoirs se contrarient souvent. — Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclairer ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes; vous achevez la page sans la comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lû : — cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire; en sorte que l'*autre* continuait la lecture que votre âme n'écoutait plus.

CHAPITRE VII.

Cela ne vous paraît-il pas clair? voici un autre exemple :

Un jour de l'été passé, je m'acheminai pour aller à la cour. J'avais peint toute la matinée, et mon âme, se plaisant à méditer sur la peinture, laissa le soin à la bête de me transporter au palais du roi.

Que la peinture est un art sublime! pensait mon âme; heureux celui que le spectacle de la nature a touché, qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre, qui ne peint pas uniquement par passe-temps, mais qui, frappé de la majesté d'une belle physionomie, et des jeux admirables de la lumière qui se fond en mille teintes sur le visage humain, tâche d'approcher dans ses ouvrages des effets sublimes de la nature! Heureux encore le pein-

tre que l'amour du paysage entraîne dans des promenades solitaires, qui sait exprimer sur la toile le sentiment de tristesse que lui inspire un bois sombre ou une campagne déserte! Ses productions imitent et reproduisent la nature; il crée des mers nouvelles et des noires cavernes inconnues au soleil; à son ordre, de verts bocages sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux; il connaît l'art de troubler les airs et de faire mugir les tempêtes. D'autres fois il offre à l'œil du spectateur enchanté les campagnes délicieuses de l'antique Sicile : on voit des nymphes éperdues fuyant, à travers les roseaux, la poursuite d'un satyre; des temples d'une architecture majestueuse élèvent leur front superbe par-dessus la forêt sacrée qui les entoure; l'imagination se perd dans les routes silencieuses de ce pays idéal; des lointains bleuâtres se confondent avec le ciel; et le paysage entier, se répétant dans les eaux d'un fleuve tranquille, forme un spectacle qu'aucune langue ne peut décrire. — Pendant que mon âme fai-

sait ces réflexions, l'*autre* allait son train, et Dieu sait où elle allait! —Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avait reçu l'ordre, elle dériva tellement sur la gauche, qu'au moment où mon âme la rattrapa, elle était à la porte de madame de *Hautcastel*, à un demi-mille du palais royal.

Je laisse penser au lecteur ce qui serait arrivé, si elle était entrée toute seule chez une aussi belle dame.

CHAPITRE VIII.

S'il est utile et agréable d'avoir une âme dégagée de la matière au point de la faire voyager toute seule lorsqu'on le juge à propos, cette faculté a aussi ses inconvéniens. C'est à elle, par exemple, que je dois la brûlure dont j'ai parlé dans les chapitres précédens. — Je donne ordinairement à ma bête le

soin des apprêts de mon déjeuner; c'est elle qui fait griller mon pain et le coupe en tranches. Elle fait à merveille le café, et le prend même très-souvent sans que mon âme s'en mêle, à moins que celle-ci ne s'amuse à la voir travailler, mais cela est rare et très-difficile à exécuter, car il est aisé, lorsqu'on fait quelque opération mécanique, de penser à toute autre chose; mais il est extrêmement difficile de se regarder agir, pour ainsi dire; — ou, pour m'expliquer, suivant mon système, d'employer son âme à examiner la marche de sa bête et de la voir travailler sans y prendre part. — Voilà le plus étonnant tour de force métaphysique que l'homme puisse exécuter.

J'avais couché mes pincettes sur la braise pour faire griller mon pain; et quelque temps après, tandis que mon âme voyageait, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer; — ma pauvre bête porta la main aux pincettes, et je me brûlai les doigts.

CHAPITRE IX.

J'ESPÈRE avoir suffisamment développé mes idées dans les chapitres précédens, pour donner à penser au lecteur, et pour le mettre à même de faire des découvertes dans cette brillante carrière; il ne pourra qu'être satisfait de lui, s'il parvient un jour à savoir faire voyager son âme toute seule; les plaisirs que cette faculté lui procurera balanceront de reste les *quiproquo* qui pourront en résulter. Est-il de jouissance plus flatteuse que celle d'étendre ainsi son existence, d'occuper à la fois la terre et les cieux, et de doubler pour ainsi dire son être? — Le désir éternel et jamais satisfait de l'homme n'est-il pas d'augmenter sa puissance et ses facultés, de vouloir être où il n'est pas, de rappeler le passé et de vivre dans l'avenir? — Il veut commander les armées, présider

aux académies ; il veut être adoré des belles ; et, s'il possède tout cela, il regrette alors les champs et la tranquillité, et porte envie à la cabane des bergers : ses projets, ses espérances échouent sans cesse contre les malheurs réels attachés à la nature humaine : il ne saurait trouver le bonheur. Un quart d'heure de voyage avec moi lui en montrera le chemin.

Eh ! que ne laisse-il à l'*autre* ces misérables soins, cette ambition qui le tourmente ? — Viens, pauvre malheureux ! fais un effort pour rompre ta prison, et du haut du ciel où je vais te conduire, du milieu des orbes célestes et de l'empyrée, — regarde ta bête lancée dans le monde, courir toute seule la carrière de la fortune et des honneurs ; vois avec quelle gravité elle marche parmi les hommes ; la foule s'écarte avec respect, et, crois-moi, personne ne s'apercevra qu'elle est toute seule ; c'est le moindre souci de la cohue au milieu de laquelle elle se promène, de savoir si elle a une âme ou non, si elle pense ou non. — Mille femmes sentimentales l'aimeront à la

fureur sans s'en apercevoir; elle peut même s'élever, sans le secours de ton âme, à la plus haute faveur et à la plus grande fortune. — Enfin, je ne m'étonnerais nullement si, à notre retour de l'empyrée, ton âme, en rentrant chez elle, se trouvait dans la bête d'un grand seigneur.

CHAPITRE X.

Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole, en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire; on se tromperait fort, car mon voyage continue réellement; et pendant que mon âme se repliant sur elle-même parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, — j'étais dans mon fauteuil sur lequel je m'étais renversé, de manière que ses

deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de terre; et tout en me balançant à droite et à gauche, et gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille. — C'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas pressé; — là ma main s'était emparée machinalement du portrait de madame de *Hautcastel*, et l'*autre* s'amusait à ôter la poussière qui le couvrait. — Cette occupation lui donnait un plaisir tranquille, et ce plaisir se faisait sentir à mon âme, quoiqu'elle fût perdue dans les vastes plaines du ciel; car il est bon d'observer que, lorsque l'esprit voyage ainsi dans l'espace, il tient toujours aux sens par je ne sais quel lien secret, en sorte que, sans se déranger de ses occupations, il peut prendre part aux jouissances paisibles de l'*autre*; mais si ce plaisir augmente à un certain point, ou si elle est frappée par quelque spectacle inattendu, l'âme aussitôt reprend sa place avec la vitesse de l'éclair.

C'est ce qui m'arriva tandis que je nettoyais le portrait.

A mesure que le linge enlevait la poussière et faisait paraître des boucles de cheveux blonds, et la guirlande de roses dont ils sont couronnés, mon âme, depuis le soleil où elle s'était transportée, sentit un léger frémissement de plaisir, et partagea sympathiquement la jouissance de mon cœur. Cette jouissance devint moins confuse et plus vive, lorsque le linge d'un seul coup découvrit le front èclatant de cette charmante physionomie; mon âme fut sur le point de quitter les cieux pour joüir du spectacle. Mais se fût-elle trouvée dans les champs élysées; eût-elle assisté à un concert de chérubins, elle n'y serait pas demeurée une demi-seconde, lorsque sa compagne, prenant toujours plus d'intérêt à son ouvrage, s'avisa de saisir une éponge mouillée qu'on lui présentait, et de la passer tout à coup sur les sourcils et les yeux, — sur le nez, — sur les joues, — sur cette bouche... — ah Dieu! le cœur me bat; — sur le menton, sur le sein; ce fut l'affaire d'un moment; toute la figure parut renaître et sortir du

néant. — Mon âme se précipita du ciel comme une étoile tombante ; elle trouva l'*autre* dans une extase ravissante, et parvint à l'augmenter en la partageant. Cette situation singulière et imprévue fit disparaître le temps et l'espace pour moi. — J'existai pour un instant dans le passé et je rajeunis contre l'ordre de la nature. — Oui, la voilà cette femme adorée, c'est elle-même ; je la vois qui sourit, elle va parler pour dire qu'elle m'aime. — Quel regard ! viens que je te serre contre mon cœur, âme de ma vie, ma seconde existence ! — viens partager mon ivresse et mon bonheur. — Ce moment fut court, mais il fut ravissant ; la froide raison reprit bientôt son empire, et dans l'espace d'un clin d'œil je vieillis d'une année entière : — mon cœur devint froid, glacé, et je me trouvai de niveau avec la foule des indifférens qui pèsent sur le globe.

CHAPITRE XI.

Il ne faut pas anticiper sur les événemens : l'empressement de communiquer au lecteur mon systéme de l'âme et de la bête m'a fait abandonner la description de mon lit plus tôt que je ne devais; lorsque je l'aurai terminée, je reprendrai mon voyage à l'endroit où je l'ai interrompu dans le chapitre précédent.— Je vous prie seulement de vous ressouvenir que nous avons laissé *la moitié de moi-même* tenant le portrait de madame de *Hautcastel* tout près de la muraille, à quatre pas de mon bureau : j'avais oublié, en parlant de mon lit, de conseiller à tout homme qui le pourra, d'avoir un lit couleur de rose et blanc : il est certain que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister suivant leurs nuances. — Le rose et le blanc sont

deux couleurs consacrées au plaisir et à la félicité. — La nature, en les donnant à la rose, lui a donné la couronne de l'empire de Flore; — et lorsque le ciel veut annoncer une belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil.

Un jour nous montions avec peine le long d'un sentier rapide; l'aimable Rosalie était en avant; son agilité lui donnait des ailes; nous ne pouvions la suivre; — tout à coup, arrivée au sommet d'un tertre, elle se tourna vers nous pour reprendre haleine, et sourit à notre lenteur. — Jamais peut-être les deux couleurs dont je fais l'éloge n'avaient ainsi triomphé. — Ses joues enflammées, ses lèvres de corail, ses dents brillantes, son cou d'albâtre, sur un fond de verdure, frappèrent tous les regards. Il fallut nous arrêter pour la contempler; je ne dis rien de ses yeux bleus, ni du regard qu'elle jeta sur nous, parce que je sortirais de mon sujet, et que d'ailleurs je n'y pense jamais que le moins qu'il m'est possible. Il me suffit d'avoir donné le plus bel

exemple imaginable de la supériorité de ces deux couleurs sur toutes les autres, et de leur influence sur le bonheur des hommes.

Je n'irai pas plus avant aujourd'hui. Quel sujet pourrais-je traiter qui ne fût insipide? Quelle idée n'est pas effacée par cette idée? — Je ne sais même quand je pourrai me remettre à l'ouvrage. — Si je le continue, et que le lecteur désire en voir la fin, qu'il s'adresse à l'ange distributeur des pensées, et qu'il le prie de ne plus mêler l'image de ce tertre parmi la foule des pensées décousues qu'il me jette à tout instant.

Sans cette précaution, c'en est fait de mon voyage.

CHAPITRE XII.

. . . .

. . . .

. . . . , le tertre. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

CHAPITRE XIII.

Mes efforts sont vains; il faut remettre la partie et séjourner ici malgré moi; c'est une étape militaire.

CHAPITRE XIV.

J'AI dit que j'aimais singulièrement à méditer dans la douce chaleur de mon lit, et que sa couleur agréable contribue beaucoup au plaisir que j'y trouve.

Pour me procurer ce plaisir, mon domestique a reçu l'ordre d'entrer dans ma chambre une demi-heure avant celle où j'ai résolu de me lever. Je l'entends marcher légèrement et *tripoter* dans ma chambre avec discrétion; et ce bruit me donne l'agrément de me sentir sommeiller; plaisir délicat et inconnu de bien des gens.

On est assez éveillé pour s'apercevoir qu'on ne l'est pas tout-à-fait, et pour calculer confusément que l'heure des affaires et des ennuis est encore dans le sablier du temps. Insensiblement mon homme devient plus

bruyant; il est si difficile de se contraindre! d'ailleurs il sait que l'heure fatale s'approche. — Il regarde à ma montre, et fait sonner les breloques pour m'avertir; mais je fais la sourde oreille; et, pour allonger encore cette heure charmante, il n'est sorte de chicane que je ne fasse à ce pauvre malheureux. — J'ai cent ordres préliminaires à lui donner pour gagner du temps. Il sait fort bien que ces ordres, que je lui donne d'assez mauvaise humeur, ne sont que des prétextes pour rester au lit sans paraître le désirer. Il ne fait pas semblant de s'en apercevoir, et je lui en suis vraiment reconnaissant.

Enfin, lorsque j'ai épuisé toutes mes ressources, il s'avance au milieu de ma chambre, et se plante là, les bras croisés, dans la plus parfaite immobilité.

On m'avouera qu'il n'est pas possible de désapprouver ma paresse avec plus d'esprit et de discrétion; aussi je ne résiste jamais à cette invitation tacite; j'étends les bras pour lui témoigner que j'ai compris, et me voilà assis.

Si le lecteur réfléchit sur la conduite de mon domestique, il pourra se convaincre que, dans certaines affaires délicates du genre de celle-ci, la simplicité et le bou sens valent infiniment mieux que l'esprit le plus adroit. J'ose assurer que le discours le plus étudié sur les inconvéniens de la paresse ne me déciderait pas à sortir aussi promptement de mon lit que le reproche muet de M. *Joannetti*.

C'est un parfait honnête homme que M. *Joannetti*, et en même temps celui de tous les hommes qui convenait le plus à un voyageur comme moi. Il est accoutumé aux fréquens voyages de mon âme, et ne rit jamais des inconséquenees de *l'autre;* il la dirige même quelquefois lorsqu'elle est seule, en sorte qu'on pourrait dire alors qu'elle est conduite par deux âmes. Lorsqu'elle s'habille, par exemple, il m'avertit par un signe qu'elle est sur le point de mettre ses bas à l'envers, ou son habit avant sa veste. — Mon âme s'est souvent amusée à voir le pauvre *Joannetti* courir après la folle sous les berceaux de la

citadelle, pour l'avertir qu'elle avait oublié son chapeau ; — une autre fois son mouchoir.

Un jour (l'avouerai-je ?) sans ce fidèle domestique qui la rattrapa au bas de l'escalier, l'étourdie s'acheminait vers la Cour sans épée, aussi hardiment que le grand-maître des cérémonies portant l'auguste baguette.

CHAPITRE XV.

Tiens, *Joannetti*, lui dis-je, raccroche ce portrait ; — il m'avait aidé à le nettoyer, et ne se doutaitnon plus de tout ce qui a produit le chapitre du portrait que de ce qui se passe dans la lune. C'était lui qui, de son propre mouvement, m'avait présenté l'éponge mouillée, et qui par cette démarche, en apparence indifférente, avait fait parcourir à mon âme cent millions de lieues en un instant. Au lieu de le remettre à sa place, il le tenait pour

l'essuyer à son tour. — Une difficulté, un problème à résoudre, lui donnaient un air de curiosité que je remarquai. — Voyons, lui dis-je, que trouves-tu à redire dans ce portrait? — Oh! rien, monsieur. — Mais encore? — Il le posa debout sur une des tablettes de mon bureau; puis s'éloignant de quelques pas : Je voudrais, dit-il, que monsieur m'expliquât pourquoi ce portrait me regarde toujours, quel que soit l'endroit de la chambre où je me trouve. Le matin, lorsque je fais le lit, la figure se tourne vers moi, et si je vais à la fenêtre, elle me regarde encore et me suit des yeux en chemin. — En sorte, *Joannetti*, lui dis-je, que, si la chambre était pleine de monde, cette belle dame lorgnerait de tous côtés et tout le monde à la fois. — Oh! oui, monsieur. — Elle sourirait aux allans et aux venans tout comme à moi? — *Joannetti* ne répondit rien. — Je m'étendis dans mon fauteuil, et, baissant la tête, je me livrai aux méditations les plus sérieuses. — Quel trait de lumière! Pauvre amant! tandis que tu te morfonds loin de

ta maîtresse, auprès de laquelle tu es peut-être déjà remplacé ; tandis que tu fixes avidement tes yeux sur son portrait et que tu t'imagines (au moins en peinture) être le seul regardé, la perfide effigie, aussi infidèle que l'original, porte ses regards sur tout ce qui l'entoure, et sourit à tout le monde.

Voilà une ressemblance morale entre certains portraits et leurs modèles, qu'aucun philosophe, aucun peintre, aucun observateur n'avait encore aperçue.

Je marche de découvertes en découvertes.

CHAPITRE XVI.

Joannetti était toujours dans la même attitude, en attendant l'explication qu'il m'avait demandée. Je sortis la tête des plis de mon *habit de voyage*, où je l'avais enfoncée pour méditer plus à mon asie, et pour me remettre

des tristes réflexions que je venais de faire. — Ne vois-tu pas, *Joannetti*, lui dis-je, après un moment de silence, et tournant mon fauteuil de son côté; ne vois-tu pas qu'un tableau étant une surface plane, les rayons de lumière qui partent de chaque point de cette surface ?..... *Joannetti*, à cette explication, ouvrit tellement les yeux, qu'il en laissait voir la prunelle toute entière; il avait en outre la bouche entr'ouverte; ces deux mouvemens dans la figure humaine annoncent, selon le fameux Le Brun, le dernier période de l'étonnement. C'était ma bête, sans doute, qui avait entrepris une semblable dissertation; mon âme savait de reste que *Joannetti* ignore complètement ce que c'est qu'une surface plane, et encore plus ce que sont des rayons de lumière : la prodigieuse dilatation de ses paupières m'ayant fait rentrer en moi-même, je me remis la tête dans le collet de mon habit de voyage, et je l'y enfonçai tellement, que je parvins à la cacher presque toute entière.

Je résolus de dîner en cet endroit : la ma-

tinée était fort avancée ; un pas de plus dans ma chambre aurait porté mon dîner à la nuit. Je me glissai jusqu'au bord de mon fauteuil, et, mettant les deux pieds sur la cheminée, j'attendis patiemment le repas. — C'est une attitude délicieuse que celle-là : il serait, je crois, bien difficile d'en trouver une autre qui réunît autant d'avantages, et qui fût aussi commode pour les séjours inévitables dans un long voyage.

Rosine, ma chienne fidèle, ne manque jamais de venir alors tirailler les basques de mon habit de voyage, pour que je la prenne sur moi ; elle y trouve un lit tout arrangé et fort commode, au sommet de l'angle que forment les deux parties de mon corps. Un V consonne représente à merveille ma situation. *Rosine* s'élance sur moi, si je ne la prends pas assez tôt à son gré. Je la trouve souvent là sans savoir comment elle y est venue. Mes mains s'arrangent d'elles-mêmes de la manière la plus favorable à son bien-être, soit qu'il y ait une sympathie entre cette aimable bête

et la mienne, soit que le hasard seul en décide ; — mais je ne crois point au hasard, à ce triste système, — à ce mot qui ne signifie rien. — Je croirais plutôt au magnétisme ; — je croirais plutôt au martinisme. Nòn, je n'y croirai jamais.

Il y a une telle réalité dans les rapports qui existent entre ces deux animaux, que lorsque je mets les deux pieds sur la cheminée par pure distraction, lorsque l'heure du dîner est encore éloignée, et que je ne pense nullement à prendre l'*étape*, toutefois *Rosine*, présente à ce mouvement, trahit le plaisir qu'elle éprouve en remuant légèrement la queue ; la discrétion la retient à sa place ; et l'*autre*, qui s'en aperçoit, lui en sait gré : quoique incapable de raisonner sur la cause qui le produit, il s'établit ainsi entre elles un dialogue muet, un rapport de sensation très-agréable, et qui ne saurait absolument être attribué au hasard.

CHAPITRE XVII.

Qu'on ne me reproche pas d'être prolixe dans les détails ; c'est la manière des voyageurs. Lorsqu'on part pour monter sur le Mont-Blanc, lorsqu'on va visiter la large ouverture du tombeau d'*Empédocle*, on ne manque jamais de décrire exactement les moindres circonstances ; le nombre des personnes, celui des mulets, la qualité des provisions, l'excellent appétit des voyageurs ; tout, enfin, jusqu'aux faux pas des montures, est soigneusement enregistré dans le journal pour l'instruction de l'univers sédentaire. Sur ce principe, j'ai résolu de parler de ma chère *Rosine*, aimable animal que j'aime d'une véritable affection, et de lui consacrer un chapitre tout entier.

Depuis six ans que nous vivons ensemble,

il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous ; ou , s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté, et que *Rosine* a toujours fait les premiers pas vers la réconciliation.

Le soir , lorsqu'elle a été grondée , elle se retire tristement et sans murmurer. Le lendemain , à la pointe du jour , elle est auprès de mon lit, dans une attitude respectueuse, et, au moindre mouvement de son maître, au moindre signe de réveil , elle annonce sa présence par les battemens précipités de sa queue sur ma table de nuit.

Et pourquoi refuserais-je mon affection à cet être caressant, qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble ? Ma mémoire ne suffirait pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi , et qui m'ont oublié. J'ai eu quelques amis , plusieurs maîtresses , une foule de liaisons , encore plus de connaissances ; — et maintenant je ne suis

plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

Que de protestations, que d'offres de services ! Je pouvais compter sur leur fortune, sur une amitié éternelle et sans réserve !

Ma chère *Rosine*, qui ne m'a point offert de services, me rend le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité : elle m'aimait jadis et m'aime encore aujourd'hui ; aussi, je ne crains point de le dire, je l'aime avec une portion du même sentiment que j'accorde à mes amis.

Qu'on en dise ce qu'on voudra.

CHAPITRE XVIII.

Nous avons laissé *Joannetti* dans l'attitude de l'étonnement, immobile devant moi, attendant la fin de la sublime explication que j'avais commencée.

Lorsqu'il me vit enfoncer tout à coup la tête dans ma robe de chambre, et finir ainsi mon explicatoin, il ne douta pas un instant que je ne fusse resté court, faute de bonnes raisons, et de m'avoir par conséquent terrassé par la difficulté qu'il m'avait proposée.

Malgré la supériorité qu'il en acquérait sur moi, il ne sentit pas le moindre mouvement d'orgueil; et ne chercha point à profiter de son avantage. — Après un petit moment de silence, il prit le portrait, le remit à sa place, et se retira légèrement sur la pointe du pied. — Il sentait bien que sa présence était une espèce d'humiliation pour moi, et sa délicatesse lui suggéra de se retirer sans m'en laisser apercevoir. — Sa conduite dans cette occasion m'intéressa vivement, et le plaça toujours plus avant dans mon cœur. Il aura sans doute une place dans celui du lecteur; et s'il en est quelqu'un assez insensible pour la lui refuser après avoir lu le chapitre suivant, le ciel lui a sans doute donné un cœur de marbre.

CHAPITRE XIX.

MORBLEU ! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse. Quelle tête ! quel animal ! — Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade : *il est si exact,* disais-je ; je n'y concevais rien. — Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. — Mon courroux passa tout-à-fait, lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers, sans toucher à mes bas ; j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — Quoi ! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent ? Ce mot *d'argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il

y avait long-temps que je n'en avais point donné à mon domestique. — *Joannetti*, lui dis-je, en retirant mon pied, avez-vous de l'argent? — Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — Non, monsieur, il y a huit jours que je n'ai pas un sou; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplètes. — Et la brosse? C'est sans doute pour cela?... — Il sourit encore. — Il aurait pu dire à son maître: « Non, » je ne suis point une tête vide, un *animal*, » comme vous avez eu la cruauté de le dire à » votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 liv. » 10 sous 4 den. que vous me devez, et je » vous achèterai votre brosse. » — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse! philosophes! chrétiens! avez-vous lu?

Tiens, *Joannetti*, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse. — Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir?

— Va, te dis-je, acheter la brosse; laisse cette poussière sur mon soulier. — Il sortit; je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

CHAPITRE XX.

Les murs de ma chambre sont garnis d'estampes et de tableaux qui l'embellissent singulièrement. Je voudrais de tout mon cœur les faire examiner au lecteur les uns après les autres, pour l'amuser et le distraire le long du chemin que nous devons encore parcourir pour arriver à mon bureau; mais il est aussi impossible d'expliquer clairement un tableau que de faire un portrait ressemblant, d'après une description.

Quelle émotion n'éprouverait-il pas, par exemple, en contemplant la première estampe

qui se présente aux regards! — Il y verrait la malheureuse *Charlotte*, essuyant lentement, et d'une main tremblante, les pistolets d'*Albert*. — De noirs pressentimens et toutes les angoisses de l'amour sans espoir et sans consolation, sont empreintes sur sa physionomie; tandis que le froid *Albert*, entouré de sacs de procès et de vieux papiers de toute espèce, se retourne froidement pour souhaiter un bon voyage à son ami. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de briser la glace qui couvre cette estampe, pour arracher cet *Albert* de sa table, pour le mettre en pièces, le fouler aux pieds! Mais il restera toujours trop d'*Alberts* en ce monde. Quel est l'homme sensible qui n'a pas le sien, avec lequel il est obligé de vivre, et contre lequel les épanchemens de l'âme, les douces émotions du cœur et les élans de l'imagination, vont se briser, comme les flots sur les rochers? — Heureuxce lui qui trouve un ami dont le cœur et l'esprit lui conviennent; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentimens et de

connaissances; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt; — qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour! — Heureux celui qui possède un ami!

CHAPITRE XXI.

J'EN avais un; la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. — Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile; et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble, était pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. — La

mort semblait nous épargner l'un pour l'autre ; elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre ; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tu[illegible]te des armes, l'enthousiasme qui s'emp[illegible] à l'aspect du danger, auraient pe[illegible]e empêché ses cris d'aller jusqu'à mon c[illegible] — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis. — Je l'aurais moins regretté. — Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver ! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé ; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité ! — Ah ! je ne m'en consolerai jamais : cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur ; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé ; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent

leurs branches ; les oiseaux chantent sous le feuillage ; les mouches bourdonnent parmi les fleurs ; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. — La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature ; l'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs...

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel ; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. — Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller

à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dout le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre, et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance.—Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe toute entiere.

CHAPITRE XXII.

Depuis long-temps le chapitre que je viens d'écrire se présentait à ma plume, et je l'avais toujours rejeté. Je m'étais promis de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon âme ; mais ce projet m'a échappé comme tant d'autres ; j'espère que le lecteur sensible me pardonnera de lui avoir demandé quelques larmes ; et si quelqu'un trouve qu'*à la vérité* (*) j'aurais pu retrancher ce triste chapitre, il peut le déchirer dans son exemplaire, ou même jeter le livre au feu.

Il me suffit que tu le trouves selon ton cœur, ma chère *Jenny*, toi, la meilleure et la plus aimée des femmes ; — toi, la meilleure et la plus aimée des sœurs ; c'est à toi que je dédie

(*) Voyez le roman de Werther, lettre XXVIII, 12 août.

mon ouvrage : s'il a ton approbation, il aura celle de tous les cœurs sensibles et délicats; et si tu pardonnes aux folies qui m'échappent quelquefois malgré moi, je brave tous les censeurs de l'univers.

CHAPITRE XXIII.

Je ne dirai qu'un mot de l'estampe suivante.

C'est la famille du malheureux *Ugolin* expirant de faim : autour de lui, un de ses fils est étendu sans mouvement à ses pieds; les autres lui tendent leurs bras affaiblis, et lui demandent du pain, tandis que le malheureux père, appuyé contre une colonne de la prison, l'œil fixe et hagard, le visage immobile, — dans l'horrible traquillité que donne le dernier période du désespoir, meurt à la fois de sa propre mort et de

celle de tous ses enfans, et souffre tout ce que la nature humaine peut souffrir.

Brave chevalier d'Assas, te voilà expirant sous cent baïonnettes, par un effort de courage, par un héroïsme qu'on ne connaît plus de nos jours.

Et toi qui pleures sous ces palmiers, malheureuse négresse! toi qu'un barbare, qui sans doute n'était pas Anglais, a trahie et délaissée : — que dis-je? toi qu'il a eu la cruauté de vendre comme une vile esclave, malgré ton amour et tes services, malgré le fruit de la tendresse que tu portais dans ton sein, — je ne passerai point devant ton image sans te rendre l'hommage qui est dû à ta sensibilité et à tes malheurs.

Arrêtons-nous un instant devant cet autre tableau : c'est une jeune bergère qui garde toute seule son troupeau sur le sommet des Alpes : elle est assise sur un vieux tronc de sapin renversé et blanchi par les hivers : ses pieds sont recouverts par les larges feuilles d'une touffe de *cacalia*, dont la fleur lilas s'é-

lève au-dessus de sa tête. La lavande, le thym, l'anémone, la centaurée, des fleurs de toute espèce, qu'on cultive avec peine dans nos serres et nos jardins, et qui naissent sur les Alpes dans toute leur beauté primitive, forment le tapis brillant sur lequel errent ses brebis. — Aimable bergère, dis-moi où se trouve l'heureux coin de la terre que tu habites; de quelle bergerie éloignée es-tu partie ce matin au lever de l'aurore? — Ne pourrais-je y aller vivre avec toi? — Mais, hélas! la douce tranquillité dont tu jouis ne tardera pas à s'évanouir : le démon de la guerre, non content de désoler les cités, va bientôt porter le trouble et l'épouvante jusque dans ta retraite solitaire. Déjà les soldats s'avancent, je les vois gravir de montagnes en montagnes, et s'approcher des nues. — Le bruit du canon se fait entendre dans le séjour élevé du tonnerre. — Fuis, bergère, presse ton troupeau; cache-toi dans les antres les plus reculés et les plus sauvages; il n'est plus de repos sur cette triste terre.

CHAPITRE XXIV.

Je ne sais comment cela m'arrive ; depuis quelque temps mes chapitres finissent toujours sur un ton sinistre. En vain je fixe, en les commençant, mes regards sur quelque objet agréable ; — en vain je m'embarque par le calme, j'essuie bientôt une bourrasque qui me fait dériver. — Pour mettre fin à cette agitation, qui ne me laisse pas le maître de mes idées, et pour apaiser les battemens de mon cœur, que tant d'images attendrissantes ont trop agité, je ne vois d'autre remède qu'une dissertation. — Oui, je veux mettre ce morceau de glace sur mon cœur.

Et cette dissertation sera sur la peinture ; car de disserter sur tout autre objet, il n'y a point moyen. Je ne puis descendre tout-à-fait du point où j'étais monté tout à l'heure : d'ailleurs, c'est le *dada* de mon oncle *Tobie*.

Je voudrais dire, en passant, quelques mots sur la question de la prééminence entre l'art charmant de la peinture et celui de la musique : oui, je veux mettre quelque chose dans la balance; ne fût-ce qu'un grain de sable, un atome.

On dit, en faveur du peintre, qu'il laisse quelque chose après lui; ses tableaux lui survivent et éternisent sa mémoire.

On répond que les compositeurs en musique laissent aussi des opéras et des concerts : — mais la musique est sujette à la mode, et la peinture ne l'est pas. — Les morceaux de musique qui attendrissaient nos aïeux sont ridicules pour les amateurs de nos jours, et on les place dans les opéras bouffons pour faire rire les neveux de ceux qu'ils faisaient pleurer autrefois.

Les tableaux de Raphaël enchanteront notre postérité comme ils ont ravi nos ancêtres.

Voilà mon grain de sable.

CHAPITRE XXV.

Mais que m'importe à moi, me dit un jour madame de *Hautcastel*, que la musique de *Chérubini* ou de *Cimarosa* diffère de celle de leurs prédécesseurs? — Que m'importe que l'ancienne musique me fasse rire, pourvu que la nouvelle m'attendrisse délicieusement? — Est-il donc nécessaire à mon bonheur que mes plaisirs ressemblent à ceux de ma triste aïeule? Que me parlez-vous de peinture, d'un art qui n'est goûté que par une classe très-peu nombreuse de personnes, tandis que la musique enchante tout ce qui respire?

Je ne sais pas trop en ce moment ce qu'on pourrait répondre à cette observation, à laquelle je ne m'attendais pas en commençant ce chapitre.

Si je l'avais prévue, peut-être je n'aurais

pas entrepris cette dissertation. Et qu'on ne prenne point ceci pour un tour de musicien. — Je ne le suis point, sur mon honneur ; — non, je ne suis pas musicien ; j'en atteste le ciel et tous ceux qui m'ont entendu jouer du violon.

Mais, en supposant le mérite de l'art égal de part et d'autre, il ne faudrait pas se presser de conclure du mérite de l'art au mérite de l'artiste. — On voit des enfans toucher du clavecin en grands maîtres ; on n'a jamais vu un bon peintre de douze ans. La peinture, outre le goût et le sentiment, exige une tête pensante, dont les musiciens peuvent se passer. On voit tous les jours des hommes sans tête et sans cœur tirer d'un violon, d'une harpe, des sons ravissans.

On peut élever la bête humaine à toucher du clavecin, et lorsqu'elle est élevée par un bon maître, l'âme peut voyager tout à son aise, tandis que les doigts vont machinalement tirer des sons dont elle ne se mêle nullement. — On ne saurait, au contraire, pein-

dre la chose du monde la plus simple, sans que l'âme y emploie toutes ses facultés.

Si cependant quelqu'un s'avisait de distinguer entre la musique de composition et celle d'exécution, j'avoue qu'il m'embarrasserait un peu. Hélas! si tous les faiseurs de dissertations étaient de bonne foi, c'est ainsi qu'elles finiraient toutes. — En commençant l'examen d'une question, on prend ordinairement le ton dogmatique, parce qu'on est décidé en secret, comme je l'étais réellement pour la peinture, malgré mon hypocrite impartialité; mais la discussion réveille l'objection, — et tout finit par le doute.

CHAPITRE XXVI.

MAINTENANT que je suis plus tranquille, je vais tâcher de parler sans émotition des deux portraits qui suivent le tableau de la bergère des Alpes.

Raphaël! ton portrait ne pouvait être peint que par toi-même. Quel autre eût osé l'entreprendre ? Ta figure ouverte, sensible, spirituelle, annonce ton caractère et ton génie.

Pour complaire à ton ombre, j'ai placé auprès de toi le portrait de ta maîtresse, à qui tous les hommes de tous les siècles demanderont éternellement compte des ouvrages sublimes dont ta mort prématurée a privé les arts.

Lorsque j'examine le portrait de Raphaël, je me sens pénétré d'un respect presque religieux pour ce grand homme, qui à la fleur de son âge avait surpassé toute l'antiquité, et dont les tableaux font l'admiration et le désespoir des artistes modernes. — Mon âme, en l'admirant, éprouve un mouvement d'indignation contre cette Italienne, qui préféra son amour à son amant, et qui éteignit dans son sein ce flambeau céleste, ce génie divin.

Malheureuse ! ne savais-tu donc pas que Raphaël avait annoncé un tableau supérieur à celui de la Transfiguration ? — Ignorais-tu

que tu serrais dans tes bras le favori de la nature, le père de l'enthousiasme, un génie sublime, un dieu?

Tandis que mon âme fait ces observations, sa *compagne*, en fixant un œil attentif sur la figure ravissante de cette funeste beauté, se sent toute prête à lui pardonner la mort de Raphaël.

En vain mon âme lui reproche son extravagante faiblesse, elle n'est point écoutée. — Il s'établit entre ces deux dames, dans ces sortes d'occasions, un dialogue singulier qui finit trop souvent à l'avantage du *mauvais principe*, et dont je réserve un échantillon pour un autre chapitre.

Et si mon âme, par exemple, ne levait brusquement la séance dans ce moment, — si elle laissait à l'*autre* le loisir de contempler les formes arrondies et pleines de grâces de la belle Romaine, l'intelligence perdrait misérablement sa suprématie.

Et si, dans cette situation critique, j'obtenais tout à coup le privilége accordé à

l'heureux *Pygmalion*, — sans avoir la moindre étincelle du génie qui fait pardonner à Raphaël ses égaremens, je serais capable, — oui, je serais capable — de faire la même mort que lui.

CHAPITRE XXVII.

Les estampes et les tableaux dont je viens de parler pâlissent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau suivant; les ouvrages immortels de *Raphaël*, de *Corrège* et de toute l'École d'Italie, ne soutiendraient pas le parallèle : aussi je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelques curieux le plaisir de voyager avec moi; et je puis assurer que depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorans, aux gens du monde, aux artisans,

aux femmes et aux enfans, aux animaux mêmes, j'ai toujours vu les spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement, tant la nature y est admirablement rendue.

Eh ! quel tableau pourrait-on vous présenter, messieurs ; quel spectacle pourrait-on mettre sous vos yeux, mesdames, plus sûr de votre suffrage, que la fidèle représentation de vous-mêmes ? Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer ; il est, pour tous ceux qui le regardent, un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire.

On conviendra sans doute qu'il doit être compté pour une des merveilles de la contrée où je me promène.

Je passerai sous silence le plaisir qu'éprouve le physicien méditant sur les étranges phénomènes de la lumière, qui représente tous les objets de la nature sur cette surface polie. Le miroir présente au voyageur sédentaire mille réflexions intéressantes, mille observa-

tions qui le rendent un objet utile et précieux.

Vous que l'Amour a tenus ou tient encore sous son empire, apprenez que c'est devant un miroir qu'il aiguise ses traits et médite ses cruautés ; c'est là qu'il répète ses manœuvres, qu'il étudie ses mouvemens, qu'il se prépare d'avance à la guerre qu'il veut déclarer ; c'est là qu'il s'exerce aux doux regards, aux petites mines, aux bouderies savantes, comme un acteur s'exerce en face de lui-même avant de se présenter au public. Toujours impartial et vrai, un miroir renvoie aux yeux du spectateur les roses de la jeunesse et les rides de l'âge, sans calomnier et sans flatter personne. — Seul entre tous les conseillers des grands, il leur dit constamment la vérité.

Cet avantage m'avait fait désirer l'invention d'un miroir moral, où tous les hommes pourraient se voir avec leurs vices et leurs vertus. Je songeais même à proposer un prix à quelque académie pour cette découverte,

lorsque de mûres réflexions m'en ont prouvé l'inutilité.

Hélas ! il est si rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir ! En vain les glaces se multiplient autour de nous, et réfléchissent avec une exactitude géométrique la lumière et la vérité ; au moment où les rayons vont pénétrer dans notre œil et nous peindre tels que nous sommes, l'amour-propre glisse son prisme trompeur entre nous et notre image, et nous présente une divinité.

Et de tous les prismes qui ont existé depuis le premier qui sortit des mains de l'immortel Newton, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante, et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.

Or, puisque les miroirs communs annoncent en vain la vérité, et que chacun est content de sa figure ; puisqu'ils ne peuvent faire connaître aux hommes leurs imperfections physiques, à quoi servirait mon miroir moral ? Peu de monde y jetterait les yeux,

et personne ne s'y reconnaîtrait, — excepté les philosophes. — J'en doute même un peu.

En prenant le miroir pour ce qu'il est, j'espère que personne ne me blâmra de l'avoir placé au-dessus de tous les tableaux de l'école d'Italie. Les dames, dont le goût ne saurait être faux, et dont la décision doit tout régler, jettent ordinairement leur premier coup d'œil sur ce tableau lorsqu'elles entrent dans un appartement.

J'ai vu mille fois des dames, et même des damoiseaux, oublier au bal leurs amans ou leurs maîtresses, la danse et tous les plaisirs de la fête, pour contempler avec une complaisance marquée ce tableau enchanteur, — et l'honorer même, de temps à autre, d'un coup d'œil, au milieu de la contre-danse la plus animée.

Qui pourrait donc lui disputer le rang que je lui accorde parmi les chefs-d'œuvre de l'art d'Apelles ?

CHAPITRE XXVIII.

J'ÉTAIS enfin arrivé tout près de mon bureau; déjà même, en allongeant le bras, j'aurais pu en toucher l'angle le plus voisin de moi, lorsque je me vis au moment de voir détruire le fruit de tous mes travaux, et de perdre la vie.—Je devrais passer sous silence l'accident qui m'arriva, pour ne pas décourager les voyageurs; mais il est si difficile de verser dans la chaise de poste dont je me sers, qu'on sera forcé de convenir qu'il faut être malheureux au dernier point, — aussi malheureux que je le suis, pour courir un semblable danger. Je me trouvai étendu par terre, complétement versé et renversé, et cela si vite, si inopinément, que j'aurais été tenté de révoquer en doute mon malheur, si un tintement dans la tête et une violente

douleur à l'épaule gauche ne m'en avaient trop évidemment prouvé l'authenticité.

Ce fut encore un mauvais tour de *ma moitié*. — Effrayée par la voix d'un pauvre qui demanda tout à coup l'aumône à ma porte, et par les aboiemens de *Rosine*, elle fit tourner brusquement mon fauteuil, avant que mon âme eût le temps de l'avertir qu'il manquait une brique derrière. L'impulsion fut si violente, que ma chaise de poste se trouva absolument hors de son centre de gravité, et se renversa sur moi.

Voici, je l'avoue, une des occasions où j'ai eu le plus à me plaindre de mon âme; car au lieu d'etre fâchée de l'absence qu'elle venait de faire, et de tancer sa compagne sur sa précipitation, elle s'oublia au point de partager le ressentiment le plus *animal*, et de maltraiter de paroles ce pauvre innocent. — *Fainéant! allez travailler*, lui dit-elle (apostrophe exécrable, inventée par l'avare et cruelle richesse)! *Monsieur*, dit-il alors pour m'attendrir, *je suis de Chambéry*. — Tant pis pour

vous. — *Je suis Jacques; c'est moi que vous avez vu à la campagne; c'est moi qui menais les moutons aux champs.* — Que venez-vous faire ici? — Mon âme commençait à se repentir de la brutalité de mes premières paroles. — Je crois même qu'elle s'en était repentie un instant avant de les laisser échapper. C'est ainsi que lorsqu'on rencontre inopinément dans sa course un fossé ou un bourbier, on le voit, mais on n'a plus le temps de l'éviter.

Rosine acheva de me ramener au bon sens et au repentir: elle avait reconnu *Jacques*, qui avait souvent partagé son pain avec elle, et lui témoignait, par ses caresses, son souvenir et sa reconnaissance.

Pendant ce temps *Joannetti*, ayant rassemblé les restes de mon dîner, qui étaient destinés pour le sien, les donna sans hésiter à *Jacques*.

Pauvre *Joannetti!*

C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien.

CHAPITRE XXIX.

Avant d'aller plus loin, je veux détruire un doute qui pourrait s'être introduit dans l'esprit de mes lecteurs.

Je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'on me soupçonnât d'avoir entrepris ce voyage uniquement pour ne savoir que faire, et forcé, en quelque manière, par les circonstances: j'assure ici, et jure par tout ce qui m'est cher, que j'avais le dessein de l'entreprendre long-temps avant l'événement qui m'a fait perdre ma liberté pendant quarante-deux jours. Cette retraite forcée ne fut qu'une occasion de me mettre en route plus tôt.

Je sais que la protestation gratuite que je fais ici paraîtra suspecte à certaines personnes; — mais je sais aussi que les gens soupçonneux ne liront pas ce livre; — ils ont

assez d'occupation chez eux et chez leurs amis, ils ont bien d'autres affaires, — et les bonnes gens me croiront.

Je conviens cependant que j'aurais préféré m'occuper de ce voyage dans un autre temps, et que j'aurais choisi, pour l'exécuter, le carême plutôt que le carnaval ; toutefois, des réflexions philosophiques, qui me sont venues du ciel, m'ont beaucoup aidé à supporter la privation des plaisirs que Turin présente en foule dans ces momens de bruit et d'agitation. — Il est très-sûr, me disais-je, que les murs de ma chambre ne sont pas aussi magnifiquement décorés que ceux d'une salle de bal : le silence de ma *cabine* ne vaut pas l'agréable bruit de la musique et de la danse ; mais parmi les brillans personnages qu'on rencontre dans ces fêtes, il en est certainement de plus ennuyés que moi.

Et pourquoi m'attacherais-je à considérer ceux qui sont dans une situation plus agréable tandis que le monde fourmille de gens plus malheureux que je ne le suis dans la mienne?

— Au lieu de me transporter par l'imagination dans ce superbe *casin*, où tant de beautés sont éclipsées par la jeune *Eugénie*; pour me trouver heureux, je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui y conduisent. — Un tas d'infortunés, couchés à demi nus sous les portiques de ces appartemens somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. — Quel spectacle! Je voudrais que cette page de mon livre fût connue de tout l'univers; je voudrais qu'on sût que dans cette ville, où tout respire l'opulence, pendant les nuits les plus froides de l'hiver, une foule de malheureux dorment à découvert, la tête appuyée sur une borne ou sur le seuil d'un palais.

Ici, c'est un groupe d'enfans serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. — Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. — Les passans vont et viennent, sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. — Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons

ravissans de la musique, se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux, et forment une horrible dissonance.

. . . .

CHAPITRE XXX.

Celui qui se presserait de juger une ville d'après le chapitre précédent se tromperait fort. J'ai parlé des pauvres qu'on y trouve, de leurs cris pitoyables, et de l'indifférence de certaines personnes à leur égard; mais je n'ai rien dit de la foule d'hommes charitables qui dorment pendant que les autres s'amusent, qui se lèvent à la pointe du jour et vont secourir l'infortune sans témoins et sans ostentation.—Non, je ne passerai point cela sous silence: —je veux l'écrire sur le revers de la page *que tout l'univers doit lire.*

Après avoir ainsi partagé leur fortune avec leurs frères, après avoir versé le baume dans

ces cœurs froissés par la douleur, ils vont dans les églises, tandis que le vice fatigué dort sur l'édredon, offrir à Dieu leurs prières, et le remercier de ses bienfaits ; la lumière de la lampe solitaire combat encore dans le temple celle du jour naissant, et déjà ils sont prosternés au pied des autels ; — et l'Éternel, irrité de la dureté et de l'avarice des hommes, retient sa foudre prête à frapper.

CHAPITRE XXXI.

J'AI voulu dire quelque chose de ces malheureux dans mon voyage, parce que l'idée de leur misère est souvent venue me distraire en chemin. Quelquefois, frappé de la différenrence de leur situation et de la mienne, j'arrêtais tout à coup ma berline, et ma chambre me paraissait prodigieusement embellie. Quel luxe inutile ! Six chaises ! deux tables !

un bureau! un miroir! quelle ostentation! Mon lit surtout; mon lit couleur de rose et blanc, et mes deux matelas, me semblaient défier la magnificence et la mollesse des monarques de l'Asie. — Ces réflexions me rendaient indifférens les plaisirs qu'on m'avait défendus. Et de réflexions en réflexions, mon accès de philosophie devenait tel, que j'aurais vu un bal dans la chambre voisine, que j'aurais entendu le son des violons et des clarinettes sans remuer de ma place; — j'aurais entendu de mes deux oreilles la voix mélodieuse de *Marchesini*, cette voix qui m'a si souvent mis hors de moi-même, — oui, je l'aurais entendue sans m'ébranler: — bien plus, j'aurais regardé sans la moindre émotion la plus belle femme de Turin, *Eugénie* elle-même, parée de la tête aux pieds par les mains de Mlle. *Rapous* (*). Cela n'est cependant pas bien sûr.

(*) Fameuse marchande de modes à l'époque du *Voyage autour de ma chambre*, il y a environ trente-trois ans.

CHAPITRE XXXII.

Mais permettez-moi de vous le demander, messieurs ; vous amusez-vous autant qu'autrefois au bal et à la comédie ? — Pour moi, je vous l'avoue, depuis quelque temps toutes les assemblées nombreuses m'inspirent une certaine terreur. — J'y suis assailli par un songe sinistre. — En vain je fais mes efforts pour le chasser, il revient toujours comme celui d'*Athalie*. — C'est peut-être parce que l'âme, inondée aujourd'hui d'idées noires et de tableaux déchirans, trouve partout des sujets de tristesse ; — comme un estomac vicié convertit en poison les alimens les plus sains. — Quoi qu'il en soit, voici mon songe : — Lorsque je suis dans une de ces fêtes, au milieu de cette foule d'hommes aimables et caressans, qui dansent, qui chantent, — qui

pleurent aux tragédies, qui n'expriment que la joie, la franchise et la cordialité, je me dis : — Si dans cette assemblée polie il entrait tout à coup un ours blanc, un philosophe, un tigre, ou quelqu'autre animal de cette espèce, et que, montant à l'orchestre, il s'écriât d'une voix forcenée : — « Malheu-
» reux humains ! écoutez la vérité qui vous
» parle par ma bouche. Vous êtes opprimés,
» tyrannisés ; vous êtes malheureux ; vous
» vous ennuyez. — Sortez de cette léthar-
» gie.

» Vous, musiciens, commencez par briser
» ces instrumens sur vos têtes ; que chacun
» s'arme d'un poignard ; ne pensez plus désor-
» mais aux délassemens ni aux fêtes ; montez
» aux loges, égorgez tout le monde ; que les
» femmes trempent aussi leurs mains timides
» dans le sang. »

» Sortez, vous êtes *libres* ; arrachez votre
» roi de son trône, et votre Dieu de son
» sanctuaire. »

— Eh bien ! ce que le tigre a dit, combien

de ces hommes *charmans* l'exécuteront ? — Combien peut-être y pensaient avant qu'il entrât ? Qui le sait ? — Est-ce qu'on ne dansait pas à Paris il y a cinq ans (*) ?

Joannetti, fermez les portes et les fenêtres. — Je ne veux plus voir la lumière ; qu'aucun homme n'entre dans ma chambre ; — mettez mon sabre à la portée de ma main, — sortez vous-même, et ne reparaissez plus devant moi.

CHAPITRE XXXIII.

Non, non, reste, *Joannetti ;* reste, pauvre garçon ; — et toi aussi, ma *Rosine*, toi qui devines mes peines et qui les adoucis par tes caresses. Viens, ma *Rosine* ; viens. — V consonne et séjour.

(*) On voit que ce chapitre fut écrit en 1794 ; il est aisé de s'apercevoir, en lisant cet ouvrage, qu'il fut laissé et repris.

CHAPITRE XXXIV.

La chute de ma chaise de poste a rendu le service au lecteur de raccourcir mon voyage d'une bonne douzaine de chapitres, parce qu'en me relevant je me trouvai vis-à-vis et tout près de mon bureau, et que je ne fus plus à temps de faire des réflexions sur le nombre d'estampes et de tableaux que j'avais encore à parcourir, et qui auraient pu allonger mes excursions sur la peinture.

En laissant donc sur la droite les portraits de Raphaël et de sa maîtresse, le chevalier d'Assas et la bergère des Alpes, et longeant sur la gauche du côté de la fenêtre, on découvre mon bureau : c'est le premier objet et le plus apparent qui se présente aux regards du voyageur, en suivant la route que je viens d'indiquer.

Il est surmonté de quelques tablettes servant de bibliothèque. — Le tout est couronné par un buste qui termine la pyramide, et c'est l'objet qui contribue le plus à l'embellissement du pays.

En tirant le premier tiroir à droite, on trouve une écritoire, du papier de toute espèce, des plumes toutes taillées, de la cire à cacheter. — Tout cela donnerait l'envie d'écrire à l'être le plus indolent. — Je suis sûr, ma chère *Janny*, que si tu venais à ouvrir ce tiroir par hasard, tu répondrais à la lettre que je t'écrivis l'an passé. — Dans le tiroir correspondant gisent, confusément entassés, les matériaux de l'histoire attendrissante de la prisonnière de Pignerol, que vous lirez bientôt, mes chers amis (*).

Entre ces deux tiroirs est un enfoncement où je jette les lettres à mesure que je les reçois. On trouve là toutes celles que j'ai reçues

(*) L'auteur n'a pas tenu parole, et si quelque chose a paru sous ce titre, l'auteur du *Voyage autour de ma Chambre* déclare qu'il n'y entre pour rien.

depuis dix ans. Les plus anciennes sont rangées, selon leurs dates, en plusieurs paquets. Les nouvelles sont pêle-mêle. Il m'en reste plusieurs qui datent de ma première jeunesse.

Quel plaisir de revoir dans ces lettres les situations intéressantes de nos jeunes années, d'être transporté de nouveau dans ces temps heureux que nous ne reverrons plus !

Ah ! comme mon cœur est plein, comme il jouit tristement, lorsque mes yeux parcourent les lignes tracées par un être qui n'existe plus ! Voilà ses caractères, c'est son cœur qui conduisait sa main, c'est à moi qu'il écrivait cette lettre, et cette lettre est tout ce qui me reste de lui !

Lorsque je porte la main dans ce réduit, il est rare que je m'en tire de toute la journée. C'est ainsi que le voyageur traverse rapidement quelques provinces d'Italie, en faisant à la hâte quelques observations superficielles, pour se fixer à Rome pendant des mois entiers. — C'est la veine la plus riche de la mine que j'exploite. Quel changement

dans mes idées et dans mes sentimens! quelle différence dans mes amis! Lorsque je les examine alors et aujourd'hui, je les vois mortellement agités pour des projets qui ne les touchent plus maintenant. Nous regardions comme un grand malheur un événement, mais la fin de la lettre manque, et l'événement est complétement oublié; je ne puis savoir de quoi il était question. — Mille préjugés nous assiégeaient; le monde et les hommes nous étaient totalement inconnus; mais aussi, quelle chaleur dans notre commerce! quelle liaison intime! quelle confiance sans bornes!

Nous étions heureux par nos erreurs. — Et maintenant! — Ah! ce n'est plus cela; il nous a fallu lire, comme les autres, dans le cœur humain; — et la vérité, tombant au milieu de nous comme une bombe, a détruit pour toujours le palais enchanté de l'illusion.

CHAPITRE XXXV.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine. C'est une fleur du carnaval de l'année dernière ; j'allai moi-même la cueillir dans les serres du *Valentin*, et le soir, une heure avant le bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à madame de *Hautcastel*. Elle la prit, — la posa sur sa toilette, et sans me regarder moi-même. — Mais comment aurait-elle fait attention à moi, elle était occupée à se regarder elle-même! Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure. Elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce amoncelés devant elle, que je n'obtins

pas même un regard, un signe. — Je me résignai. Je tenais humblement des épingles toutes prêtes, arrangées dans ma main ; mais, son carreau se trouvant plus à sa portée, elle les prenait à son carreau ; et, si j'avançais la main, elle les prenait de ma main — indifféremment ; — et, pour les prendre, elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue.

Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure ; et, sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouerai-je ? nous faisions, ma rose et moi, une fort triste figure,

Je finis par perdre patience, et, ne pouvant plus résister au dépit qui me dévorait, je posai le miroir que je tenais à la main, et je sortis d'un air de colère, et sans prendre congé.

Vous en allez-vous ? me dit-elle en se tournant de côté pour voir sa taille de profil. —

Je ne répondis rien ; mais j'écoutai quelque temps à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie. — *Ne voyez-vous pas*, disait-elle à sa femme de chambre, après un instant de silence, *ne voyez-vous pas que ce* caraco *est beaucoup trop large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il y faut faire une baste* (*) *avec des épingles ?*

Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

Remarquez bien, mesdames, que je ne fais aucune réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je ne dis point que madame de *Hautcastel* ait bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Je me garde encore avec plus de soin d'en tirer des conséquences générales sur la réa-

(*) Terme national employé, en badinant, pour *rem pli.*

lité, la force et la durée de l'affection des dames pour leurs amis. — Je me contente de jeter ce chapitre (puisque c'en est un), de le jeter, dis-je, dans le monde, avec le reste du voyage, sans l'adresser à personne, et sans le recommander à personne.

Je n'ajouterai qu'un conseil pour vous, messieurs ; c'est de vous mettre bien dans l'esprit qu'un jour de bal votre maîtresse n'est plus à vous.

Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant.

Tout le monde sait de reste ce que gagne un mari à vouloir se faire aimer par force. Prenez donc votre mal en patience et en riant.

Et ne vous faites pas illusion, monsieur : si l'on vous voit venir avec plaisir au bal, ce n'est point en votre qualité d'amant, car vous êtes un mari ; c'est parce que vous faites partie du bal, et que vous êtes, par conséquent, une fraction de sa nouvelle conquête ; vous

êtes une *décimale* d'amant ; ou bien, peut-être, c'est parce que vous dansez bien, et que vous la ferez briller : enfin, ce qu'il peut y avoir de plus flatteur pour vous, dans le bon accueil qu'elle vous fait, c'est qu'elle espère qu'en déclarant pour son amant un homme de mérite comme vous, elle excitera la jalousie de ses compagnes : sans cette considération, elle ne vous regarderait seulement pas.

Voilà donc qui est entendu ; il faudra vous résigner, et attendre que votre rôle de mari soit passé. — J'en connais plus d'un qui voudraient en être quittes à si bon marché.

CHAPITRE XXXVI.

J'AI promis un dialogue entre mon âme et l'*autre ;* mais il est certains chapitres qui m'échappent, ou plutôt il en est d'autres qui coulent de ma plume, comme malgré moi,

et qui déroutent mes projets ; de ce nombre est celui de ma bibliothéque, que je ferai le plus court possible. — Les quarante-deux jours vont finir, et un espace de temps égal ne suffirait pas pour achever la description du riche pays où je voyage si agréablement.

Ma bibliothéque donc est composée de romans, puisqu'il faut vous le dire ; — oui, de romans et de quelques poëtes choisis.

Comme si je n'avais pas assez de mes maux, je partage encore volontairement ceux de mille personnages imaginaires, et je les sens aussi vivement que les miens. Que de larmes n'ai-je pas versées pour cette malheureuse *Clarisse* et pour l'amant de *Charlotte !*

Mais si je cherche ainsi de feintes afflictions, je trouve en revanche, dans ce monde imaginaire, la vertu, la bonté, le désintéressement, que je n'ai pas encore trouvés réunis dans le monde réel où j'existe. — J'y trouve une femme comme je la désire, sans humeur, sans légèreté, sans détour ; je ne dis rien de la beauté, on peut s'en fier à mon

imagination ; je la fais si belle qu'il n'y ait rien à redire : ensuite, fermant le livre, qui ne répond plus à mes idées, je la prends par la main, et nous parcourons ensemble un pays mille fois plus délicieux que celui d'Éden. Quel peintre pourrait représenter le paysage enchanté où j'ai placé la divinité de mon cœur? et quel poëte pourra jamais décrire les sensations vives et variées que j'éprouve dans ces régions enchantées?

Combien de fois n'ai-je pas maudit ce *Cléveland*, qui s'embarque à tout instant dans de nouveaux malheurs qu'il pourrait éviter!—Je ne puis souffrir ce livre et cet enchaînement de calamités; mais si je l'ouvre par distraction, il faut que je le dévore jusqu'à la fin.

Comment laisser ce pauvre homme chez les *Abaquis?* que deviendrait-il avec ces sauvages? J'ose encore moins l'abandonner dans l'excursion qu'il fait pour sortir de sa captivité.

Enfin, j'entre tellement dans ses peines, je m'intéresse si fort à lui et à sa famille in-

fortunée, que l'apparition inattendue des féroces *Ruintons* me fait dresser les cheveux : une sueur froide me couvre lorsque je lis ce passage, et ma frayeur est aussi vive, aussi réelle que si je devais être rôti moi-même, et mangé par cette canaille.

Lorsque j'ai assez pleuré et fait l'amour, je cherche quelque poëte, et je pars de nouveau pour un autre monde.

CHAPITRE XXXVII.

Depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à l'assemblée des notables ; depuis le fin fond des enfers jusqu'à la dernière étoile fixe au delà de la voie lactée, jusqu'aux confins de l'univers, jusqu'aux portes du chaos, voilà le vaste champ où je me promène en long et en large, et tout à loisir ; car le temps ne me manque pas plus que l'espace. C'est là où je

transporte mon existence, à la suite d'Homère, de Milton, de Virgile, d'Ossian, etc.

Tous les événemens qui ont eu lieu entre ces deux époques, tous les pays, tous les mondes et tous les êtres qui ont existé entre ces deux termes, tout cela est à moi, tout cela m'appartient aussi bien, aussi légitimement que les vaisseaux qui entraient dans le *Pirée* appartenaient à un certain Athénien.

J'aime surtout les poëtes qui me transportent dans la plus haute antiquité : la mort de l'ambitieux Agamemnon, les fureurs d'Oreste, et toute l'histoire tragique de la famille des Atrées, persécutée par le ciel, m'inspirent une terreur que les événemens modernes ne sauraient faire naître en moi.

Voilà l'urne fatale qui contient les cendres d'Oreste. Qui ne frémirait à cet aspect? Électre! malheureuse sœur, apaise-toi! C'est Oreste lui-même qui apporte l'urne, et ces cendres sont celles de ses ennemis.

On ne retrouve plus maintenant de rivages semblables à ceux du *Xante* ou du *Scaman-*

dre; — on ne voit plus de plaines comme celles de l'*Hespérie* ou de l'*Arcadie*. Où sont aujourd'hui les îles de *Lemnos* et de *Crète*? où est le fameux labyrinthe? où est le rocher qu'*Ariane* délaissée arrosait de ses larmes? — On ne voit plus de *Thésées*, encore moins d'*Hercules*; les hommes, et même les héros d'aujourd'hui, sont des pygmées.

Lorsque je veux me donner ensuite une scène d'enthousiasme, et jouir de toutes les forces de mon imagination, je m'attache hardiment aux plis de la robe flottante du sublime aveugle d'Albion, au moment où il s'élance dans le ciel, et qu'il ose approcher du trône de l'Éternel. — Quelle muse a pu le soutenir à cette hauteur, où nul homme avant lui n'avait osé porter ses regards? — De l'éblouissant parvis céleste que l'avare *Mammon* regardait avec des yeux d'envie, je passe avec horreur dans les vastes cavernes du séjour de Satan; — j'assiste au conseil infernal; je me mêle à la foule des esprits rebelles, et j'écoute leurs discours.

Mais il faut que j'avoue ici une faiblesse que je me suis souvent reprochée.

Je ne puis m'empêcher de prendre un certain intérêt à ce pauvre Satan (je parle du Satan de Milton) depuis qu'il est ainsi précipité du ciel. Tout en blâmant l'opiniâtreté de l'esprit rebelle, j'avoue que la fermeté qu'il montre dans l'excès du malheur, et la grandeur de son courage, me forcent à l'admiration malgré moi ; — quoique je n'ignore pas les malheurs dérivés de la funeste entreprise qui le conduisit à forcer les portes des enfers pour venir troubler le ménage de nos premiers parens, je ne puis, quoi que je fasse, souhaiter un moment de le voir périr en chemin, dans la confusion du chaos. Je crois même que je l'aiderais volontiers sans la honte qui me retient. Je suis tous ses mouvemens, et je trouve autant de plaisir à voyager avec lui que si j'étais en bonne compagnie. J'ai beau réfléchir qu'après tout c'est un diable, qu'il est en chemin pour perdre le genre humain ; que c'est un vrai démocrate, non de ceux

d'Athènes, mais de ceux de Paris; tout cela ne peut me guérir de ma prévention.

Quel vaste projet! et quelle hardiesse dans l'exécution!

Lorsque les spacieuses et triples portes des enfers s'ouvrirent tout à coup devant lui à deux battans, et que la profonde fosse du néant et de la nuit parut à ses pieds dans toute son horreur, — il parcourut d'un œil intrépide le sombre empire du chaos; et, sans hésiter, ouvrant ses vastes asiles, qui auraient pu couvrir une armée entière, il se précipita dans l'abîme.

Je le donne en quatre au plus hardi. — Et c'est, selon moi, un des beaux efforts de l'imagination, comme un des plus beaux voyages qui aient jamais été faits, — après le voyage autour de ma chambre.

CHAPITRE XXXVIII.

Je ne finirais pas, si je voulais décrire la millième partie des événemens singuliers qui m'arrivent lorsque je voyage près de ma bibliothéque. Les voyages de *Cook* et les observations de ses compagnons de voyage, les docteurs *Bancks* et *Solander*, ne sont rien en comparaison de mes aventures dans ce seul district : aussi je crois que j'y passerais ma vie dans une espèce de ravissement, sans le buste dont j'ai parlé, sur lequel mes yeux et mes pensées finissent toujours par se fixer, quelle que soit la situation de mon âme ; et lorsqu'elle est trop violemment agitée, ou qu'elle s'abandonne au découragement, je n'ai qu'à regarder ce buste pour la remettre dans son assiette naturelle ; c'est le *diapason* avec lequel j'accorde l'assemblage variable et

discord de sensations et de perceptions qui forme mon existence.

Comme il est ressemblant ! — Voilà bien les traits que la nature avait donnés au plus vertueux des hommes. Ah ! si le sculpteur avait pu rendre visible son âme excellente, son génie et son caractère ! — Mais qu'ai-je entrepris ? Est-ce donc ici le lieu de faire son éloge ? est-ce aux hommes qui m'entourent que je l'adresse ? Eh ! que leur importe ?

Je me contente de me prosterner devant ton image chérie, ô le meilleur des pères ! Hélas ! cette image est tout ce qui me reste de toi et de ma patrie ; tu as quitté la terre au moment où le crime allait l'envahir ; et tels sont les maux dont il nous accable, que ta famille elle-même est contrainte de regarder aujourd'hui ta perte comme un bienfait. Que de maux t'eût fait éprouver une plus longue vie ! O mon père, le sort de ta nombreuse famille est-il connu de toi dans le séjour du bonheur ? sais-tu que tes enfans sont exilés de cette patrie que tu as servie pendant soixante

ans avec tant de zèle et d'intégrité? sais-tu qu'il leur est défendu de visiter ta tombe? — Mais la tyrannie n'a pu leur enlever la partie la plus précieuse de ton héritage, le souvenir de tes vertus et la force de tes exemples: au milieu du torrent criminel qui entraînait leur patrie et leur fortune dans le gouffre, ils sont demeurés inaltérablement unis sur la ligne que tu leur avais tracée; et lorsqu'ils pourront encore se prosterner sur ta cendre vénérée, elle les reconnaîtra toujours.

CHAPITRE XXXIX.

J'AI promis un dialogue, je tiens parole.— C'était le matin à l'aube du jour; les rayons du soleil doraient à la fois le sommet du mont Viso et celui des montagnes les plus élevées de l'île qui est à nos antipodes; et déjà *elle* était éveillée, soit que son réveil prématuré

fût l'effet des visions nocturnes qui la mettent souvent dans une agitation aussi fatigante qu'inutile; soit que le carnaval, qui tirait alors vers sa fin, fût la cause occulte de son réveil; ce temps de plaisir et de folie ayant une influence sur la machine humaine comme les phases de la lune et la conjonction de certaines planètes. — Enfin, *elle* était éveillée et très-éveillée, lorsque mon âme se débarrassa elle-même des liens du sommeil.

Depuis long-temps celle-ci partageait confusément les sensations de l'*autre*, mais elle était encore embarrassée dans les crêpes de la nuit et du sommeil; et ces crêpes lui semblaient transformés en gazes, en linons, en toile des Indes. — Ma pauvre âme était donc comme empaquetée dans tout cet attirail; et le dieu du sommeil, pour la retenir plus fortement dans son empire, ajoutait à ses liens des tresses de cheveux blonds en désordre, des nœuds de rubans, des colliers de perles : c'était une pitié pour qui l'aurait vue se débattre dans ces filets.

L'agitation de la plus noble partie de moi-même se communiquait à l'autre, et celle-ci à son tour agissait puissamment sur mon âme. — J'étais parvenu tout entier à un état difficile à décrire, lorsqu'enfin mon âme, soit par sagacité, soit par hasard, trouva la manière de se délivrer des gazes qui la suffoquaient. Je ne sais si elle rencontra une ouverture, ou si elle s'avisa tout simplement de les relever, ce qui est plus naturel ; le fait est qu'elle trouva l'issue du labyrinthe. Les tresses de cheveux en désordre étaient toujours là; mais ce n'était plus un *obstacle*, c'était plutôt un *moyen;* mon âme les saisit, comme un homme qui se noie s'accroche aux herbes du rivage; mais le collier de perles se rompit dans l'action, et les perles se défilant roulèrent sur le sofa, et de là sur le parquet de madame *de Hautcastel;* car mon âme, par une bizarrerie dont il serait difficile de rendre raison, s'imaginait être chez cette dame : un gros bouquet de violettes tomba par terre, et mon âme, s'éveillant alors, rentra chez

elle amenant à sa suite la raison et la réalité. Comme on l'imagine, elle désapprouva fortement tout ce qui s'était passé en son absence; et c'est ici que commence le dialogue qui fait le sujet de ce chapitre.

Jamais mon âme n'avait été si mal reçue. Les reproches qu'elle s'avisa de faire dans ce moment critique achevèrent de brouiller le ménage : ce fut une révolte, une insurrection formelle.

« Quoi donc! dit mon âme, c'est ainsi que, pendant mon absence, au lieu de réparer vos forces par un sommeil paisible, et vous rendre par-là plus propre à exécuter mes ordres, vous vous avisez *insolemment* (le terme était un peu fort) de vous livrer à des transports que ma volonté n'a pas sanctionnés? »

Peu accoutumée à ce ton de hauteur, l'*autre* lui repartit en colère :

« Il vous sied bien, MADAME (pour éloigner de la discussion toute idée de familiarité), il vous sied bien de vous donner des airs de décence et de vertu! Eh! n'est-ce pas aux

écarts de votre imagination et à vos extravagantes idées que je dois tout ce qui vous déplaît en moi ? — Pourquoi n'étiez-vous pas là ? — Pourquoi auriez-vous le droit de jouir sans moi, dans les fréquens voyages que vous faites toute seule ? — Ai-je jamais désapprouvé vos séances dans l'empyrée ou dans les champs élysées, vos conversations avec les intelligences, vos spéculations profondes (un peu de raillerie, comme on voit), vos châteaux en Espagne, vos systèmes sublimes ? Et je n'aurais pas le droit, lorsque vous m'abandonnez ainsi, de jouir des bienfaits que m'accorde la nature, et des plaisirs qu'elle me présente ? »

Mon âme, surprise de tant de vivacité et d'éloquence, ne savait que répondre. — Pour arranger l'affaire, elle entreprit de couvrir du voile de la bienveillance les reproches qu'*elle* venait de se permettre; et afin de ne pas avoir l'air de faire les premiers pas vers la réconciliation, elle imagina de prendre aussi le ton de la cérémonie. — « Madame, » dit-elle

à son tour avec une cordialité affectée.... — (Si le lecteur a trouvé ce mot déplacé lorsqu'il s'adressait à mon âme, que dira-t-il maintenant pour peu qu'il veuille se rappeler le sujet de la dispute ? — Mon âme ne sentit point l'extrême ridicule de cette façon de parler, tant la passion obscurcit l'intelligence !) — « Madame, dit-elle donc, je vous assure que rien ne me ferait autant de plaisir que de vous voir jouir de tous les plaisirs dont votre nature est susceptible, quand même je ne les partagerais pas, si ces plaisirs ne vous étaient pas nuisibles, et s'ils n'altéraient pas l'harmonie qui.... » Ici mon âme fut interrompue vivement : — « Non, non, je ne suis point la dupe de votre bienveillance supposée ; — le séjour forcé que nous faisons ensemble dans cette chambre où nous voyageons ; la blessure que j'aie reçue, qui a failli me détruire, et qui saigne encore ; — tout cela n'est-il pas le fruit de votre orgueil extravagant et de vos préjugés barbares ? Mon bien-être, et mon existence même sont

comptés pour rien, lorsque vos passions vous entraînent; — et vous prétendez vous intéresser à moi, et vos reproches viennent de votre amitié? »

Mon âme vit bien qu'elle ne jouait pas le meilleur rôle dans cette occasion; — elle commençait d'ailleurs à s'apercevoir que la chaleur de la dispute en avait supprimé la cause, et, profitant de la circonstance pour faire une diversion: *Faites du café*, dit-elle à *Joannetti*, qui entrait dans la chambre. — Le bruit des tasses attirant toute l'attention de l'*insurgente*, dans l'instant elle oublia tout le reste. C'est ainsi qu'en montrant un hochet aux enfans, on leur fait oublier les fruits malsains qu'ils demandent en trépignant.

Je m'assoupis insensiblement pendant que l'eau chauffait. — Je jouissais de ce plaisir charmant dont j'ai entretenu mes lecteurs, et qu'on éprouve lorsqu'on se sent dormir. Le bruit agréable que faisait *Joannetti*, en frappant de la cafetière sur le chenet, retentissait sur mon cerveau et faisait vibrer toutes mes

fibres sensitives, comme l'ébranlement d'une corde de harpe fait résonner les octaves. — Enfin, je vis comme une ombre devant moi; j'ouvris les yeux, c'était *Joannetti*. — Ah! quel parfum! quelle agréable surprise! du café! de la crème! une pyramide de pain grillé! — Bon lecteur, déjeune avec moi.

CHAPITRE XL.

Quel riche trésor de jouissances la bonne nature a livré aux hommes dont le cœur sait jouir! et quelle variété dans ces jouissances! Qui pourra compter leurs nuances innombrables dans les divers individus et dans les différens âges de la vie? — Le souvenir confus de celles de mon enfance me fait encore tressaillir. Essaierai-je de peindre celles qu'éprouve le jeune homme dont le cœur commence à brûler de tous les feux du sen-

timent? Dans cet âge heureux où l'on ignore encore jusqu'au nom de l'intérêt, de l'ambition, de la haine, et de toutes les passions honteuses qui dégradent et tourmentent l'humanité; durant cet âge, hélas! trop court, le soleil brille d'un éclat qu'on ne lui retrouve plus dans le reste de la vie. L'air est plus pur, — les fontaines sont plus limpides et plus fraîches, — la nature a des aspects, les bocages ont des sentiers qu'on ne retrouve plus dans l'âge mûr. Dieux! quels parfums envoient ces fleurs! que ces fruits sont délicieux! de quelles couleurs se pare l'aurore! — Toutes les femmes sont aimables et fidèles; tous les hommes sont bons, généreux et sensibles: partout on rencontre la cordialité, la franchise et le désintéressement; il n'existe dans la nature que des fleurs, des vertus et des plaisirs.

Le trouble de l'amour, l'espoir du bonheur n'inondent-ils pas notre cœur de sensations aussi vives que variées?

Le spectacle de la nature et sa contempla-

tion dans l'ensemble et les détails, ouvrent devant la raison une immense carrière de jouissances. Bientôt l'imagination planant sur cet océan de plaisirs, en augmente le nombre et l'intensité ; les sensations diverses s'unissent et se combinent pour en former de nouvelles; les rêves de la gloire se mêlent aux palpitations de l'amour; la bienfaisance marche à côté de l'amour-propre qui lui tend la main ; la mélancolie vient de temps en temps jeter sur nous son crêpe solennel, et changer nos larmes en plaisirs. — Enfin, les perceptions de l'esprit, les sensations du cœur, les souvenirs même des sens sont, pour l'homme, des sources inépuisables de plaisirs et de bonheur. Qu'on ne s'étonne donc point que le bruit que faisait *Joannette*, en frappant de la cafetière sur le chenet, et l'aspect imprévu d'une tasse de crême, aient fait sur moi une impression si vive et si agréable.

CHAPITRE XLI.

Je mis aussitôt mon *habit de voyage*, après l'avoir examiné avec un œil de complaisance, et ce fut alors que je résolus de faire un chapitre *ad hoc*, pour le faire connaître au lecteur. La forme et l'utilité de ces habits étant assez généralement connues, je traiterai plus particulièrement de leur influence sur l'esprit des voyageurs. — Mon habit de voyage pour l'hiver est fait de l'étoffe la plus chaude et la plus moelleuse qu'il m'ait été possible de trouver; il m'enveloppe entièrement de la tête aux pieds; et lorsque je suis dans mon fauteuil, les mains dans mes poches, et la tête enfoncée dans le collet de l'habit, je ressemble à la statue de *Visnou* sans pieds et sans mains, qu'on voit dans les pagodes des Indes.

On taxera, si l'on veut, de préjugé l'influ-

fluence que j'attribue aux habits de voyage sur les voyageurs ; ce que je puis dire de certain, à cet égard, c'est qu'il me paraîtrait aussi ridicule d'avancer d'un seul pas mon voyage autour de ma chambre, revêtu de mon uniforme, et l'épée au côté, que de sortir et d'aller dans le monde en robe de chambre. — Lorsque je me vois ainsi habillé, suivant toutes les rigueurs de la pragmatique, non-seulement je ne serais pas à même de continuer mon voyage, mais je crois que je ne serais pas même en état de lire ce que j'en ai écrit jusqu'à présent, et moins encore de le comprendre.

Mais cela vous étonne-t-il ? ne voit-on pas tous les jours des personnes qui se croient malades, parce qu'elles ont la barbe longue, ou parce que quelqu'un s'avise de leur trouver l'air malade et de le dire ? Les vêtemens ont tant d'influence sur l'esprit des hommes, qu'il est des valétudinaires qui se trouvent beaucoup mieux, lorsqu'ils se voient en habit neuf et en perruque poudrée ; on en voit qui trom-

pent ainsi le public et eux-mêmes par une parure soutenue; —ils meurent un beau matin, tout coiffés, et leur mort frappe tout le monde.

Enfin, dans la classe d'hommes parmi lesquels je vis, combien n'en est-il pas qui, se voyant parés d'un uniforme, se croient fermement des officiers, —jusqu'au moment où l'apparition inattendue de l'ennemi les détrompe? — Il y a plus; s'il plaît au roi de permettre à l'un d'eux d'ajouter à son habit une certaine broderie, voilà qu'il se croit un général, et toute l'armée lui donne ce titre sans rire, — tant l'influence d'un habit est forte sur l'imagination humaine.

L'exemple suivant prouvera mieux encore ce que j'avance.

On oubliait quelquefois de faire avertir, plusieurs jours d'avance, le comte de...... qu'il devait monter la garde; — un caporal allait l'éveiller de grand matin, le jour même où il devait la monter, et lui annoncer cette triste nouvelle; mais l'idée de se lever tout

de suite, de mettre ses guêtres et de sortir ainsi, sans y avoir pensé la veille, le troublait tellement, qu'il aimait mieux faire dire qu'il était malade, et ne pas sortir de chez lui. Il mettait donc sa robe de chambre et renvoyait le perruquier ; cela lui donnait un air pâle, malade, qui alarmait sa femme et toute la famille. — Il se trouvait réellement lui-même *un peu défait* ce jour-là.

Il le disait à tout le monde, un peu pour soutenir gageure, un peu aussi parce qu'il croyait l'être tout de bon. — Insensiblement l'influence de la robe de chambre opérait ; les bouillons qu'il avait pris, bon gré, mal gré, lui causaient des nausées. Bientôt les parens et les amis envoyaient demander des nouvelles ; il n'en fallait pas tant pour le mettre décidément au lit.

Le soir, le docteur *Ranson* (*) lui trouvait le pouls *concentré*, et ordonnait la saignée

(*) Médecin fort connu à Turin lorsque ce chapitre fut écrit.

pour le lendemain. Si le service avait duré un mois de plus, c'en était fait du malade.

Qui pourra douter de l'influence des habits de voyage sur les voyageurs, lorsqu'on réfléchira que le pauvre comte de..... pensa plus d'une fois faire le voyage de l'autre monde pour avoir mis mal à propos sa robe de chambre dans celui-ci?

CHAPITRE XLII.

J'ÉTAIS assis près de mon feu, après dîner, plié dans mon *habit de voyage*, et livré volontairement à toute son influence en attendant l'heure du départ, lorsque les vapeurs de la digestion, se portant à mon cerveau, obstruèrent tellement les passages par lesquels les idées s'y rendent en venant des sens, que toute communication se trouva interceptée; et de même que mes sens ne transmettaient

plus aucune idée à mon cerveau, celui-ci, à son tour, ne pouvait plus envoyer le fluide électrique qui les anime, et avec lequel l'ingénieux docteur *Valli* ressuscite des grenouilles mortes.

On concevra facilement, après avoir lu ce préambule, pourquoi ma tête tomba sur ma poitrine, et comment les muscles du pouce et de l'index de ma main droite, n'étant plus irrités par ce fluide, se relâchèrent au point qu'un volume des œuvres du marquis *Caraccioli*, que je tenais serré entre ces deux doigts, m'échappa sans que je m'en aperçusse, et tomba sur le foyer.

Je venais de recevoir des visites, et ma conversation avec les personnes qui étaient sorties avait roulé sur la mort du fameux médecin *Cigna*, qui venait de mourir, et qui était universellement regretté : il était savant, laborieux, bon physicien et fameux botaniste. — Le mérite de cet homme habile occupait ma pensée. Et cependant, me disais-je, s'il m'était permis d'évoquer les âmes de tous ceux

qu'il peut avoir fait passer dans l'autre monde, qui sait si sa réputation ne souffrirait pas quelque échec?

Je m'acheminais insensiblement à une dissertation sur la médecine et sur les progrès qu'elle a faits depuis *Hippocrate*. — Je me demandais si les personnages fameux de l'antiquité qui sont morts dans leur lit, comme *Périclès*, *Platon*, la célèbre *Aspasie*, et *Hippocrate* lui-même, étaient morts comme des gens ordinaires, d'une fièvre putride, inflammatoire ou vermineuse; si on les avait saignés et bourrés de remèdes?

Dire pourquoi je songeai à ces quatre personnages plutôt qu'à d'autres, c'est ce qui ne me serait pas possible. — Qui peut rendre raison d'un songe? — Tout ce que je puis dire, c'est que ce fut mon âme qui évoqua le docteur de Cos, celui de Turin, et le fameux homme d'état qui fit de si belles choses et de si grandes fautes.

Mais pour son élégante amie, j'avoue humblement que ce fut l'*autre* qui lui fit signe.—

Cependant, quand j'y pense, je serais tenté d'éprouver un petit mouvement d'orgueil; car il est clair que, dans ce songe, la balance en faveur de la raison était de quatre contre un. — C'est beaucoup pour un militaire de mon âge.

Quoi qu'il en soit, pendant que je me livrais à ces réflexions, mes yeux achevèrent de se fermer, et je m'endormis profondément; mais, en fermant les yeux, l'image des personnages auxquels j'avais pensé demeura peinte sur cette toile fine qu'on appelle *mémoire*, et ces images se mêlant dans mon cerveau avec l'idée de l'évocation des morts, je vis bientôt arriver à la file *Hippocrate*, *Platon*, *Périclès*, *Aspasie*, et le docteur *Cigna* avec sa perruque.

Je les vis tous s'asseoir sur les siéges encore rangés autour du feu; *Périclès* resta seul debout pour lire les gazettes.

« Si les découvertes dont vous me parlez étaient vraies, disait *Hippocrate* au docteur, et si elles avaient été aussi utiles à la méde-

cine que vous le prétendez, j'aurais vu diminuer le nombre des hommes qui descendent chaque jour dans le royaume sombre, et dont la liste commune, d'après les registres de *Minos*, que j'ai vérifiés moi-même, est constamment la même qu'autrefois. »

Le docteur *Cigna* se tourna vers moi : « Vous avez sans doute ouï parler de ces découvertes? me dit-il; vous connaissez celle d'*Harvey* sur la circulation du sang; celle de l'immortel *Spalanzani* sur la digestion, dont nous connaissons maintenant tout le mécanisme » ; — et il fit un long détail de toutes les découvertes qui ont trait à la médecine, et de la foule de remèdes qu'on doit à la chimie; il fit enfin un discours académique en faveur de la médecine moderne.

Croirai-je, lui répondis-je alors, que ces grands hommes ignorent tout ce que vous venez de leur dire, et que leur âme, dégagée des entraves de la matière, trouve quelque chose d'obscur dans toute la nature? Ah! quelle est votre erreur! s'écria le *proto-méde-*

cin (*) du Péloponèse ; les mystères de la nature sont cachés aux morts comme aux vivans ; celui qui a créé et qui dirige tout, sait lui seul le grand secret auquel les hommes s'efforcent en vain d'atteindre ; voilà ce que nous apprenons de certain sur les bords du Styx, et croyez-moi, ajouta-t-il en adressant la parole au docteur, dépouillez-vous de ce reste d'esprit de corps que vous avez apporté du séjour des mortels ; et puisque les travaux de mille générations et toutes les découvertes des hommes n'ont pu allonger d'un seul instant leur existence ; puisque *Caron* passe chaque jour dans sa barque une égale quantité d'ombres, — ne nous fatiguons plus à défendre un art qui, chez les morts où nous sommes, ne serait pas même utile aux médecins. Ainsi parla le fameux *Hippocrate*, à mon grand étonnement.

Le docteur *Cigna* sourit ; et comme les es-

(*) Titre fort connu dans la législation du roi de Sardaigne, ce qui forme ici une plaisanterie purement locale.

prits ne sauraient se refuser à l'évidence, *ni* taire la vérité, non-seulement il fut de l'avis d'*Hippocrate*, mais il avoua même, en rougissant à la manière des intelligences, qu'il s'en était toujours douté.

Périclès, qui s'était approché de la fenêtre, fit un grand soupir, dont je devinai la cause. Il lisait un numéro du *Moniteur*, qui annonçait la décadence des arts et des sciences; il voyait des savans illustres quitter leurs sublimes spéculations pour inventer de nouveaux crimes; et il frémissait d'entendre une horde de cannibales se comparer aux héros de la généreuse Grèce, en faisant périr sur l'échafaud, sans honte et sans remords, des vieillards vénérables, des femmes, des enfans, et commettant de sang-froid les crimes les plus atroces et les plus inutiles.

Platon, qui avait écouté sans rien dire notre conversation, la voyant tout à coup terminée d'une manière inattendue, prit la parole à son tour. — Je conçois, nous dit-il, comment les découvertes qu'ont faites vos grands hom-

mes dans toutes les branches de la physique sont inutiles à la médecine, qui ne pourra jamais changer le cours de la nature qu'aux dépens de la vie des hommes ; mais il n'en sera pas de même sans doute des recherches qu'on a faites sur la politique. Les découvertes de *Locke* sur la nature de l'esprit humain, l'invention de l'imprimerie, les observations accumulées tirées de l'histoire, tant de livres profonds qui ont répandu la science jusque parmi le peuple ; — tant de merveilles enfin auront sans doute contribué à rendre les hommes meilleurs, et cette république heureuse et sage que j'avais imaginée, et que le siècle dans lequel je vivais m'avait fait regarder comme un songe impraticable, existe sans doute aujourd'hui dans le monde ? — A cette demande, l'honnête docteur baissa les yeux, et ne répondit que par ses larmes ; et comme il les essuyait avec son mouchoir, il fit involontairement tourner sa perruque, de manière qu'une partie de son visage en fut cachée. — Dieux immortels ! dit *Aspasie* en

poussant un cri perçant, quelle étrange figure! Est-ce donc une découverte de vos grands hommes, qui vous a fait imaginer de vous coiffer ainsi avec le crâne d'un autre?

Aspasie, que les dissertations des philosophes faisaient bâiller, s'était emparée d'un journal des modes qui était sur la cheminée, et qu'elle feuilletait depuis quelque temps, lorsque la perruque du médecin lui fit faire cette exclamation ; et comme le siége étroit et chancelant sur lequel elle était assise était fort incommode pour elle, elle avait placé sans façon ses deux jambes nues, ornées de bandelettes, sur la chaise de paille qui se trouvait entre elle et moi, et s'appuyait du coude sur une des larges épaules de *Platon*.

Ce n'est point un crâne, lui répondit le docteur, en prenant sa perruque et la jetant au feu ; c'est une perruque, mademoiselle ; et je ne sais pourquoi je n'ai pas jeté cet ornement ridicule dans les flammes du Tartare lorsque j'arrivai parmi vous ; mais les ridicules et les préjugés sont si fort inhérens à

notre misérable nature, qu'ils nous suivent encore quelque temps au delà du tombeau.— Je prenais un plaisir singulier à voir le docteur abjurer ainsi tout à la fois sa médecine et sa perruque.

Je vous assure, lui dit Aspasie, que la plupart des coiffures qui sont représentées dans le cahier que je feuillette mériteraient le même sort que la vôtre, tant elles sont extravagantes. — La belle Athénienne s'amusait extrêmement à parcourir ces estampes, et s'étonnait avec raison de la variété et de la bizarrerie des ajustemens modernes ; une figure, entre autres, la frappa ; c'était celle d'une jeune dame, représentée avec une coiffure des plus élégantes, et qu'Aspasie trouva seulement un peu trop haute ; mais la pièce de gaze qui couvrait la gorge était d'une ampleur si extraordinaire, qu'à peine apercevait-on la moitié du visage. Aspasie, ne sachant pas que ces formes prodigieuses n'étaient que l'ouvrage de l'amidon, ne put s'empêcher de témoigner un étonnement qui aurait redoublé

en sens inverse, si la gaze eût été transparente.

Mais apprenez-nous, dit-elle, pourquoi les femmes d'aujourd'hui semblent plutôt avoir des habillemens pour se cacher que pour se vêtir : à peine laissent-elles apercevoir leur visage, auquel seul on peut reconnaître leur sexe, tant les formes de leur corps sont défigurées par les plis bizarres des étoffes. De toutes les figures qui sont représentées dans ces feuilles, aucune ne laisse à découvert la gorge, les bras et les jambes : comment vos jeunes guerriers n'ont-ils pas tenté de détruire une semblable coutume ? Apparemment, ajouta-t-elle, la vertu des femmes d'aujourd'hui, qui se montre dans tous leurs habillemens, surpasse de beaucoup celle de mes contemporaines. — En finissant ces mots, Aspasie me regardait et semblait me demander une réponse. — Je feignis de ne m'en pas apercevoir ; — et pour me donner un air de distraction, je poussai sur la braise, avec les pincettes, les restes de la perruque du doc-

teur, qui avaient échappé à l'incendie. — M'apercevant ensuite qu'une des bandelettes qui serraient le brodequin d'Aspasie était dénouée : permettez, lui dis-je, charmante personne; — et, en parlant ainsi, je me baissai vivement, portant les mains vers la chaise, où je croyais voir ces deux jambes qui firent jadis extravaguer de grands philosophes.

Je suis persuadé que, dans ce moment, je touchais au véritable somnambulisme, car le mouvement dont je parle fut très-réel; mais Rosine, qui reposait en effet sur la chaise, prit ce mouvement pour elle; et, sautant légèrement dans mes bras, elle replongea dans les enfers les ombres fameuses évoquées par mon habit de voyage.

~~~~~~~~~~~~

Charmant pays de l'imagination, toi que l'Être bienfaisant par excellence a livré aux hommes pour les consoler de la réalité, il faut que je te quitte. — C'est aujourd'hui que certaines personnes, dont je dépends, préten-
~~~~~~~~~~~~

dent me rendre ma liberté, comme s'ils me l'avaient enlevée ! comme s'il était en leur pouvoir de me la ravir un seul instant, et de m'empêcher de parcourir à mon gré le vaste espace toujours ouvert devant moi ! — Ils m'ont défendu de parcourir une ville, un point, mais ils m'ont laissé l'univers entier ; l'immensité et l'éternité sont à mes ordres.

C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutot que je vais rentrer dans les fers ! Le joug des affaires va de nouveau peser sur moi ; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. — Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait pas oublier l'un et l'autre, et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité !

Eh ! que ne me laissait-on achever mon voyage ! Était-ce donc pour me punir qu'on m'avait relégué dans ma chambre ? — dans cette contrée délicieuse qui renferme tous les biens et toutes les richesses du monde ? Autant vaudrait exiler une souris dans un grenier.

Cependant, jamais je ne me suis aperçu plus clairement que je suis *double*. — Pendant que je regrette mes jouissances imaginaires je me sens consolé par force : une puissance secrète m'entraîne ; — elle me dit que j'ai besoin de l'air et du ciel, et que la solitude ressemble à la mort. — Me voilà paré ; — ma porte s'ouvre ; — j'erre sous les spacieux portiques de la rue du Pô ; — mille fantômes agréables voltigent devant mes yeux. — Oui, voilà bien cet hôtel, — cette porte, — cet escalier ; — je tressaillis d'avance.

C'est ainsi qu'on éprouve un avant-goût acide lorsqu'on coupe un citron pour le manger.

Pauvre *animal*, prends garde à toi !

FIN DU VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

LE LÉPREUX

DE

LA CITÉ D'AOSTE.

Ah ! little think the gay licentious proud,
Whom pleasure, power, and affluence surround...
Ah ! little think they, while they dance along...
How many pine !... how many drink the cup
Of baleful grief !... how many shake
With all the fiercer tortures of the mind !

(Thompson's Seasons , *The Winter*)

LE LÉPREUX

DE

LA CITÉ D'AOSTE.

La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par les remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre, par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville on voit les ruines d'un ancien château dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marcie

de Bragance, son épouse : de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique, et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelle *la tour de la frayeur*, parce que le peuple la crut long-temps habitée par des revenans. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement, et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux, et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agrémens dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsis-

tance ; et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instrumens nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis long-temps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui, de temps en temps, allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui, chaque semaine, lui apportait ses provisions de l'hôpital. — Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour par hasard auprès du jardin du lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : *Qui est là, et que me veut-on?* « Excusez un étranger, répondit le militaire, auquel l'aspect » agréable de votre jardin a peut-être fait » commettre une indiscrétion, mais qui ne » veut nullement vous troubler. » *N'avancez*

pas, répondit l'habitant de la tour en lui faisant signe de la main, *n'avancez pas, vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.* « Quelle que soit votre infortune, répliqua le » voyageur, je ne m'éloignerai point, je n'ai » jamais fui les malheureux ; cependant, si » ma présence vous importune, je suis prêt à » me retirer. »

Soyez le bien-venu, dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, *et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé.* Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. « Je resterai » volontiers, lui dit-il, si vous agréez la vi- » site d'un homme que le hasard conduit ici, » mais qu'un vif intérêt y retient. »

LE LÉPREUX.

De l'intérêt!.... Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE.

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques momens avec vous, et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir (en disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre, dont les bords rabattus lui cachaient le visage); passez, ajouta-t-il. Ici, au midi, je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire: vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler, et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE.

En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout-à-fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX.

Remarquez ce petit buisson de roses, c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE.

Il devrait être l'emblême de l'ingratitude.

LE LÉPREUX.

Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir; mais je ne les touche jamais.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc?

LE LÉPREUX.

Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.

LE MILITAIRE.

A qui les destinez-vous ?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfans de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : *Bonjour, Lépreux*, me disent-ils en riant ; et cela me réjouit un peu.

LE MILITAIRE.

Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes ; voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

LE LÉPREUX.

Les arbres sont encore jeunes ; je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est ma place favorite... Montez le long de ces pierres ; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.

LE MILITAIRE.

Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire !

LE LÉPREUX.

Aussi je l'aime beaucoup ; je vois ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

LE MILITAIRE.

J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert.

LE LÉPREUX.

La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

LE MILITAIRE.

Quelle suite d'événemens vous amena dans cette retraite? Ce pays est-il votre patrie?

LE LÉPREUX.

Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul?

LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parens dans mon enfance, et je ne les connus jamais; une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

LE MILITAIRE.

Infortuné !

LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu.

LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous prie ?

LE LÉPREUX.

Ah ! mon nom est terrible ! Je m'appelle *le Lépreux !* On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille, et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux*, voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis !

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue vivait-elle avec vous ?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez.

Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent être maintenant vos occupations dans une solitude aussi profonde?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah! vous connaissez peu ce monde qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir.

LE LÉPREUX.

Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix.

L'Imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence à éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complétement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment ; pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes ; je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues, mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ail-

leurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature; toutes mes idées alors sont vagues, indécises; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent; ces différens aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console; je m'affectionne aux rochers et aux ar-

bres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont pour ainsi dire mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la mon-

tagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance ; mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

LE MILITAIRE.

Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je sois toujours résigné à mon sort; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissans de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent, malgré moi, dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse de les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errans ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent de Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré

par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable, et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitans qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je, j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami! Mais les arbres sont muets ; leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tour-

mens, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme.

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps ?

LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels !

LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche ?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature ; ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

LE MILITAIRE.

Quoi ! le sommeil même vous abandonne ?

LE LÉPREUX.

Ah ! monsieur, les insomnies ! les insomnies ! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe toute entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non ! personne ne peut le comprendre ; mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit avance ; et, lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir. Mes pensées se brouillent ; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes momens. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'appro-

chant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncèlent et menacent de m'engloutir; et, lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.

LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.

LE LÉPREUX.

Vous croyez que cela peut venir de la fièvre? Ah! je voudrais bien que vous disiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces vi-

sions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre !

LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

LE LÉPREUX.

Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. — Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ; asseyez-vous ici sur cette pierre, je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point ; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.)

LE LÉPREUX.

Imprudent ! vous alliez saisir ma main !

LE MILITAIRE.

Eh bien ! je l'aurais serrée de bon cœur.

LE LÉPREUX.

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE.

Quoi donc ! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ?

LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

LE MILITAIRE.

Vous me faites frémir !

LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE.

Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'etait le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous

évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte ?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus ; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de

treillage que j'ai négligé ; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin, et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait ?

LE LÉPREUX.

Mais, du moins, je n'étais pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici au même endroit où je vous parle, et je voyais

son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelque branche d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant. Je suis seul; il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis

un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler, mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte ; et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles ; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une telle affection ? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix » basse ; adieu, retire-toi, je me sens un peu » mieux : que Dieu te bénisse et te récom- » pense de ta piété. » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les

premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie!

LE LÉPREUX.

Je fus long-temps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune; mais lorsqu'enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crime! je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai; et, en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en

me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi ; cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple, et la moins faite en apparence pour me troubler, pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin : depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous ; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle ;* et son nom qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avaient souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait

quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitans de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie. Ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitans, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois ; je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la *Doire* ; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris et je rentrai dans la tour plus mort que vif ; mes genoux tremblans ne pouvaient me soutenir, je me jetai sur mon lit, dans un un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais

sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre, où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies. Ils marchaient lentement ; leurs bras étaient entrelacés. Tout à coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui

la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je ? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur ; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre ; des vieillards, des femmes, des enfans les entouraient ; j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtemens, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle, les tourmens de l'enfer étaient entrés dans mon cœur ; je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable ! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours ; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes

jours ! L'Éternel a répandu le bonheur ; il l'a répandu à torrens sur tout ce qui respire ; et moi, moi seul ! sans aide, sans amis, sans compagne....! Quelle affreuse destinée !

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée ? pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné ! meurs ! assez long-temps tu as souillé la terre par ta présence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant, et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! Ma fureur insensée s'augmentant par degré, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la funeste résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quel-

que souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation ; des hurlemens involontaires sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! Et, comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta long-temps après : Malheur à toi !

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarmens et des branches sèches : c'était la chambre qu'avait habitée ma sœur ; et je n'y étais plus rentré depuis sa mort. Son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois. Je sentis un fris-

son de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtemens épars dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en » mourant, me disait-elle ; souviens-toi que » je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés. Je m'approchai en tremblant du livre sacré : Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis ; et comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrens ; tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai long-temps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pou-

voir la lire ; et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris et j'y lus, en sanglottant, ces paroles, qui seront éternellement gravées dans mon cœur : « *Mon frère, je vais bientôt te quitter; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde, alors je pourrai te montrer toute mon affection, rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu puisses vivre et mourir en bon chrétien !* » Lettre chérie! elle ne me quittera jamais ; je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce

que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et, pendant quelque temps, je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau ; une étoile brillait devant ma fenêtre, je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer

dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces momens affreux lorsque ma sœur vivait ; il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger ! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul ! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes ?

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans

une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdue bien jeune !

LE LÉPREUX.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis. Depuis quelque temps je m'apercevais que sa perte était inévitable ; et, tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquens évanouissemens me menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter. Elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et,

dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir; un cruel pressentiment m'agitait. Pourquoi pleures-tu, me disait-elle; pourquoi t'affliger ainsi? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses.

Quelques instans après elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel. Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. Soutiens-moi seulement, me dit-elle, j'aurai peut-être encore la force de marcher. Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même; et, l'ayant couverte d'un voile afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle; mais elle désira être seule dans sa der-

nière méditation. Je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau ; j'en apportai dans sa coupe : elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. *Je sens ma fin*, me dit-elle en détournant la tête, *ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère, aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisans.* Ce fut les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai les prières des agonisans : Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras. Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature. Elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôtait la

voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. Étranger, dit-il, lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez alors, pensez au solitaire de la cité d'Aoste, vous ne lui aurez pas fait une visite inutile.

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux, accordez-moi la faveur de serrer la mienne, c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi ; et levant les yeux et les mains au ciel : *Dieu de bonté!* s'écria-t-il, *comble de tes bénédictions cet homme compatissant.*

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir ; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien long-temps ; ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois? une semblable relation pourrait vous distraire, et me

ferait un grand plaisir à moi-même. Le Lépreux réfléchit quelque temps. *Pourquoi,* dit-il enfin, *chercherais-je à me faire illusion? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu; nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux...... Adieu pour jamais.* Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

FIN.

OUVRAGES NOUVEAUX

QUI SE TROUVENT CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

Histoire de France pendant le 18e. siècle, par C. Lacretelle jeune. 6 vol. in-8. 30 fr.

Histoire de France pendant les guerres de religion, depuis le règne de Henri II, y compris celui de Henri IV. 4 vol in-8. 24 fr.

Souvenirs de la Sicile, par M. le comte de Forbin. 1 vol. grand in-8., orné d'une jolie vignette et de plusieurs médailles. 10 fr.

Voyage dans le Levant en 1817 et 1818, par M. le comte de Forbin. 2e. édition. 1 vol. in-8. 7 fr.

Le Neveu de Rameau, dialogue, ouvrage posthume et inédit, par Diderot. (La scène se passe au Palais-Royal et au café de la

Régence.) 1 vol. in-8., orné d'un portrait. 4 fr. 50 c.

Histoire de l'ex-garde, depuis sa formation jusqu'à son licenciement, comprenant les faits généraux des campagnes de 1805 à 1815, son organisation, etc., etc. 1 gros vol. in-8. de 600 pages. 6 fr.

Lettres sur Paris, ou Correspondance pour servir à l'histoire du gouvernement représentatif en France; par M. Étienne. 2 gros vol. in-8. 12 fr.

Beautés de la marine, ou Recueil des traits les plus curieux concernant les marins voyageurs et les marins militaires des temps modernes; par A. Caillot, auteur du *Rollin de la jeunesse*. 2 forts vol. in-12, avec figures. 6 fr. 50 c.

Botanique de la jeunesse, contenant les principes de botanique, etc., etc. 1 vol. in-18, orné de 30 planch. coloriées avec soin. 5 fr.

— La même, figures noires. 3 fr.

Nouveaux Principes d'économie politique, ou De la Richesse dans ses rapports avec la

population ; par Sismonde de Sismondi. 2e. édition. 2. vol. in-8. 14 fr.

Tableau des Croisades pour la conquête de la Terre-Sainte, suivi d'une courte description des principaux endroits de la Syrie et de la Palestine qui y sont mentionnés; par A. Caillot, ancien maître ès-arts. 2 vol. in-12, avec gravures. 6 fr.

Histoire abrégée des Jésuites et des Missionnaires Pères de la foi, où il est prouvé que ces religieux, et toutes corporations ecclésiastiques régies par l'institut de la Société de Jésus, ne sont tolérables chez aucune nation policée. 2 gros vol. in-8. 12 fr.

Voyage dans la partie septentrionale du Brésil, depuis 1809 jusqu'en 1815, comprenant les provinces de Fernambuco (Fernambouc), Seara, Paraïba, Maraguan, etc., par Henr[illegible] Koster; trad. de l'anglais par A. Jay. 2 vol. in-8., ornés de 8 planches coloriées et d[illegible] deux cartes. 15 f[illegible].

Mémoires secrets sur la vie privée et politique d[illegible] Lucien Bonaparte, prince de Canino, li[illegible]

aux principaux événemens du règne de son frère, et contenant sa participation à la révolution du 20 mars; rédigés sur sa correspondance et sur les pièces authentiques et inédites. 2 vol. in-12, fig. 5 fr.

N. B. On trouve toujours dans cette ancienne maison de librairie un grand assortiment de livres en tous genres, et particulièrement les ouvrages nouveaux annoncés dans les gazettes et journaux, au moment même de leur insertion ou de leur mise en vente.